

STORIES

À Félix Fénéon, L'Incomparable

« Il n'y a pas d'histoire qui ne soit vraie »
Proverbe Igbo

Un promoteur téléphone au Stillman's et demande à parler à « Kelly ».

— Lequel ? Le youpin ou le rital ?



Randy Neumann raconte qu'un jour, à la visite médicale, un toubib lui a posé le tensiomètre par-dessus la manche de son manteau. Comme Neumann le lui faisait remarquer, le toubib lui a répondu : « Si vous êtes assez dingue pour aller vous faire massacrer, je vois pas pourquoi je vous en empêcherais ! »



Après le deuxième combat Duran/Léonard, la question sur toutes les lèvres était : « Est-ce que quelqu'un sait où Duran est passé ? »

Ed Schuyler Jr de l'*Associated Press* a posé son verre de bourbon sur le comptoir du bar de l'hôtel où tous les journalistes étaient logés et il a dit : « J'en sais rien, mais je viens de voir passer Ray Arcel avec un fouet et un tabouret... alors je suppose qu'il est retourné à la salle ! »



Des fois les combats arrangés, ça se passe mal... ça foire ! Al Nettlow devait tenir dix reprises en face de Robinson au Convention Hall de Philadelphie, c'était sur ça que les vrais joueurs pariaient... avant la limite ou pas et à quel round ? Nettlow, qui n'était au courant de rien, fait mal à Ray à la troisième, Ray se fout en rogne et il étend Nettlow. Raide. Robinson (qui était favori à 10 contre 1) était emmerdé... « C'est un accident », il a dit à « Blinky » Palermo après le combat, « J'ai pas fait exprès », et « Blinky » lui a répondu : « T'en fais pas, on peut plus rien y faire de toute façon ! »

Al Nettlow n'a jamais remis les pieds sur un ring.



À la fin des années 20, Budd Schulberg avait un faible pour Speedy Sencio, un petit coq philippin au joli jeu de jambes. On aurait dit un danseur, ses adversaires n'arrivaient jamais à le coincer, comme souvent ce genre de boxeurs, on aurait dit qu'il avait des plumeaux dans les mains, mais ses adversaires finissaient rarement le combat debout. Au temps de sa gloire, Danny McKeogh s'occupait de lui et il s'en occupait comme si ce « fils de pute chinetoque » avait fait partie de sa famille irlandaise. Il savait quand il était en forme, il savait quand ça n'allait pas et quand il commençait à faiblir, d'ordinaire aux alentours du huitième, et puis il a su avant Speedy Sencio lui-même quand il aurait fallu qu'il arrête, mais Speedy Sencio ne l'a pas écouté, il aimait trop les jeunes filles blanches et les costumes croisés sur mesure. Les hyènes et les chacals tournaient autour de lui, c'est Vince Vanneman qui l'a récupéré pour faire la tournée des villes de garnison et des salles où l'on se souvenait encore de son nom.

Budd Schulberg a revu Speedy Sencio lors d'une réunion à Newark, l'ancien champion rencontrait un jeune gaucher qui faisait mal des deux mains. À la fin du 3^e round, Sencio avait l'œil gauche fermé, au 5^e, un œuf de pigeon au-dessus de l'œil droit et au 7^e, il n'y voyait plus rien et il crachait du sang. Budd s'est levé de sa chaise, il s'est approché de Vince Vanneman et il lui a dit : « Pour l'amour de Dieu, Vince, qu'est-ce que vous attendez pour arrêter les frais ? Vous voyez pas qu'il en peut plus ? »

— Et si tu t'occupais de tes oignons, lui a répondu Vanneman en essayant de rafistoler les

arcades de son boxeur. »

Le round suivant, Sencio, aveuglé par le sang qui continuait de lui dégouliner dans les yeux, a pris une droite sur la tempe. Il est tombé, il a secoué la tête et il a essayé de s'aider de la dernière corde du ring pour se relever avant que l'arbitre le compte « Out ! ». Vanneman, les mains en porte-voix, lui gueulait : « Lève-toi, fils de pute ! Lève-toi, espèce de chinetoque à la con ! » Sencio a fini par se relever, il a utilisé tous les trucs qu'il avait appris en 300 combats pour s'accrocher et survivre au déluge de coups qui s'abattaient sur lui et sur ses plaies. Quatre *knock-down* et six minutes plus tard, il était toujours debout et souriait de toutes les dents qui lui restaient en levant le bras du gaucher.

Budd Schulberg n'avait pas attendu le résultat du combat pour aller prendre un café au bar en face de la salle. Quand Vince Vanneman est entré, il s'est assis sur un tabouret à côté de lui, il a commandé un hamburger et une bière et le type avec qui il était entré qui avait, sans doute, parié que le combat irait jusqu'au bout, a fait glisser une enveloppe sur le comptoir. Schulberg a payé son addition, il s'est arrêté en face de Vanneman et il lui a dit : « Vince, pour moi, vous êtes rien d'autre qu'un boucher minable doublé d'un mange-merde ! »

Sans cesser de mastiquer son steak, Vanneman lui a répondu : « Fais pas ta rombière, Speedy a jamais été K.-O. de sa vie... pourquoi t'aurais voulu que j'esquinte son palmarès ?

— Et l'esquinter, lui, vous en avez quelque chose à foutre ?

— Casse-toi, tu brises mon pauvre petit cœur ! »

Schulberg est sorti dans la nuit, plus tard, il a écrit *Plus dure sera la chute* où il ne dit rien de celle de Speedy Sencio.



Willie Johnson avait une ou deux (quelquefois trois) nouvelles copines chaque semaine et il s'attrapait la chaude-pisse tous les mois. Sur le ring, il perdait plus souvent qu'il ne gagnait, mais à la salle, il était le *sparring-partner* idéal. Jimmy Ellis aimait beaucoup travailler avec lui, alors quand Jimmy a signé pour défendre son titre en Suède contre Floyd Patterson, il a emporté Willie et Oliver Wright dans ses bagages. Ils étaient tous logés au Forresta de Stockholm, l'hôtel était en grande partie occupé par l'équipe anglaise qui tournait l'adaptation de *La Mouette* avec Vanessa Redgrave, James Mason et Simone Signoret. Willie a eu vite fait de jeter son dévolu sur l'une des actrices, Kathleen Widdoes. Leur couple est vite devenu l'attraction de l'hôtel, Chikie Ferrara et Olivier Wright qui dormaient dans la chambre à côté étaient aux premières loges pour écouter leurs ébats.

— “Cogne ! vas-y cogne ! ” elle arrête pas de lui demander et quand il l'a bien cognée, elle le supplie : “Baise-moi ! Baise-moi !”

— Comme si y avait besoin de lui faire un dessin !

Willie passait toutes ses nuits à cogner et à baiser, il était de plus en plus crevé, le matin, il dormait le nez dans son assiette. Encore heureux, le mari de Kathleen Widdoes est venu passer le week-end, comment l'actrice allait se débrouiller pour lui expliquer les marques ? c'était son problème ; le côté positif de l'affaire c'est que Willie allait pouvoir se reposer un peu avant son combat. Son adversaire s'appelait Raimo Nisula, il n'était pas très bon, normalement Willie n'en aurait fait qu'une bouchée, mais là, il était vraiment vidé, le Finlandais s'en est rendu compte et, au lieu de cavalier et de se couvrir, ce qu'il s'était préparé à faire, il a commencé à cogner comme un sourd sur ce pauvre Willie. Chikie Ferrara et Oliver Wright n'arrêtaient pas de lui gueuler : « Jab ! Jab ! » mais la seule chose que Willie savait faire, c'était secouer ses hanches... Raimo Nisula comprenait pas ce qu'il lui voulait, le public comprenait pas pourquoi ce géant noir essayait d'imiter le jeu de scène d'Elvis Presley et Willie comprenait pas ce que Wright et Ferrara lui gueulaient, tout ce qu'il entendait c'était : « Baise-moi ! Baise-moi ! »

Il faisait son possible, mais ça n'avait l'air de plaire à personne.



Dans les vestiaires, après son premier combat contre Gene Tunney, Estelle Taylor, la deuxième femme de Jack Dempsey, lui demande : « Mais “Ginsberg”, qu’est-ce qui t’est arrivé ?

— J’ai oublié d’esquiver, chérie ! »



C’est « Bearcat » Wright qui la raconte : « Willie Henry et moi, on était potes... on s’entraînait dans la même salle, après, on allait boire des coups. Il savait que j’étais meilleur que lui, alors, à Galveston, quand on a boxé ensemble, on s’est dit qu’on allait faire le truc en dix rounds, tranquilles... peinarde... une espèce d’exhibition, quoi ! mais quand Willie est sorti de son coin, il m’a sauté dessus comme un chat sauvage... il frappait moins que moi, mais il frappait quand même... j’y ai été... l’arbitre m’a compté... j’y ai été deux fois encore... l’arbitre m’a compté et puis recompté. Putain, j’m suis dis, tu vas me le payer ! Le round d’après, je lui ai cassé la mâchoire en deux... ce con avait des couilles, il a continué d’avancer ! L’arbitre nous a séparés... “Qu’est-ce que vous essayez de faire ? Vous voyez pas qu’il a la mâchoire cassée ?” il me fait... comme si je le voyais pas qu’il avait la mâchoire qui partait dans tous les sens. “J’essaie de lui casser la tête si vous voulez bien vous sortir de devant !” je lui ai répondu. »



James Toney préparait son combat contre Michael Nunn, Jackie Kallen avait une seule peur : que Toney continue à s’empiffrer chez Burger King, alors elle a loué pour quatre mois une maison à Redford, patrie *white trash* des *bikers* de tous chapitres. « J’ai pensé qu’il mettrait pas le nez dehors ». Toney a tenu un bon moment, mais le lendemain, il s’est penché par la fenêtre.

— Le type à côté m’a dit “Salut ! Tu viens brûler une croix avec moi ce soir ?”... j’sais pas s’il plaisantait vraiment.



Mabel, l’infirmière du docteur Ferdie Pacheco, était certainement la seule personne à Miami qui ne savait pas qui était Cassius Clay. La première fois qu’elle a dû lui faire une piqûre, elle a réussi parce que Clay s’est entravé dans son pantalon. Après avoir fini, elle dit à Pacheco en brandissant la seringue : « Si on l’enferme pas à l’asile, ce type sera champion du monde ! »



Quand on demandait à George Plimpton s’il avait eu peur quand il avait mis les gants avec Archie Moore, il répondait que non... qu’il s’attendait à ce qui allait se passer et que donc il n’avait pas eu peur. En revanche, il avait eu la peur de sa vie au Madison Square Garden, assis avec sa copine au deuxième rang des fauteuils de ring. Juste avant le début de la réunion, tout le monde regardait Frank Costello s’installer au premier rang, entouré de ses gardes du corps, le *consigliere* n’a pas jeté un seul regard autour de lui, ni à droite ni à gauche. Avec son chapeau mou, sa cravate blanche, son pardessus, on aurait dit un Roi.

« Je sais pas pourquoi j’ai fait ça... pour épater ma copine sans doute ou parce que j’avais bu une bière de trop, peut-être plus... Asssssis ! j’ai fait suffisamment fort pour qu’il entende. »

Plimpton était assis, Costello était debout, il s’est retourné, il a regardé Plimpton de toute sa hauteur, ses gardes du corps aussi. Plimpton s’est rendu compte qu’il avait été trop loin et qu’il n’y avait pas moyen de revenir en arrière, il s’est ratatiné sur son siège, il a senti sa gorge se serrer et son cœur battre la chamade. La peur l’avait envahi tout entier. C’est alors que quelqu’un derrière lui a dit : « Asssssis ! » et quelqu’un à côté de celui qui avait dit : « Asssssis ! » a dit : « Asssssis ! » et quelqu’un à la droite de Plimpton a dit : « Asssssis ! » et tout le rang a dit : « Asssssis ! » La copine

de Plimpton a dit : « Assssssis ! » et la personne à côté d'elle aussi. De plus en plus fort... il n'y avait que Costello et ses gardes du corps qui se tenaient debout, le ring était vide et toute la salle gueulait : « Assssssis ! » Au début, Costello a semblé surpris, il avait la même expression qu'un type qui a pris un coup de pied au cul auquel il ne s'attendait pas, et puis, il s'est assis.

Quand Plimpton a dit à sa copine qui était Costello, elle a manqué s'évanouir.



Un soir tard, Fritzie Zivic téléphone à Mike Jacobs pour lui proposer de boxer au Madison Square Garden pour 5 000 dollars... 5 000 dollars *seulement*. Le promoteur est déjà couché, il pique une des colères dont il a le secret... Pour qui il se prend ? Il est pas un peu malade de le réveiller au milieu de la nuit pour lui proposer une couillonnade pareille... pourquoi il rentre pas à Pittsburgh tout de suite ? et pourquoi il lui fout pas la paix une fois pour toutes ? L'oncle Mike complète avec quelques insultes inédites, finit par traiter Zivic de « has been » et de « ringard » et raccroche le combiné tellement fort qu'il manque le casser en deux.

Quelques minutes plus tard, Nat Rogers, le *matchmaker* du Madison, lui téléphone catastrophé : Bob Montgomery est malade, son combat contre Beau Jack est annulé. Quarante-huit heures avant que la réunion ait lieu, il est quasiment impossible de trouver une solution de remplacement. « J'ai bien pensé à Vinnie Vines, il est bon mais personne le connaît... si on veut pas bouffer la grenouille, Mike, il nous faut quelqu'un de connu en face !

— Appelle Zivic, fissa ! Tu lui dis que je viens d'avoir une idée... que je suis ennuyé... pour le reste, tu la fermes, OK ? »

Quelques minutes plus tard, un Zivic perplexe rappelle Jacobs.

— Qu'est-ce qui se passe, M'sieur Jacobs... pourquoi vous m'avez raccroché au nez ?

— C'est pas moi, Fritzie... c'est l'opératrice !

— Vous m'avez raccroché au nez, j'suis sûr...

— Pourquoi je t'aurais raccroché au nez, on est copains, non ? On a fait pas mal d'affaires ensemble, non ?

— Et les insultes ? les insultes, vous m'les avez pas dites, pt'êtré ?

— Fritzie... tu me connais, non ? Tu sais bien que c'est pour rigoler... si je parle pas comme ça, j'ai plus qu'à fermer ma grande gueule.

Jacobs demande à Zivic des nouvelles de sa femme, de ses enfants... comme dirait Céline : « Beaucoup de vaseline, encore plus de patience, éléphant encugule fourmi. »

— Et toi, Fritzie, toujours en forme, je parie...

— Au poil ! En pleine bourre, M'sieur Jacobs...

— Fritzie, ça te dirait un combat vendredi soir ?

C'est comme ça que Vincenzo Semprevivo dit Vinnie Vines, 26 ans, se fera aplatis en moins de deux minutes par Ferdinand Henry John dit Fritzie Zivic, un « has-been ».



Maurice Waxman avait un boxeur qui avait un aussi bon jeu de jambes que Benny Leonard, mais il avait un défaut : il ne « suivait » pas, aussitôt que son adversaire était touché, au lieu d'avancer, il avait tendance à reculer. Un soir, il rencontre un Portoricain, un type pas facile, au premier round, il le touche au-dessus de l'œil.

— Le type avait l'œil comme une grappe de raisin juste avant les vendanges !

À partir de ce moment, le boxeur de Waxman fait tout son possible et même davantage pour ne plus toucher le Portoricain, si bien que le Portoricain refait son retard.

Juste avant le dernier round, Waxman se penche vers son boxeur et il lui dit : « Écoute, mon garçon, tu me connais, je suis pas vraiment cruel, mais si tu le touches une seule fois sur son œil, c'est bon ! »

Le type le regarde et il lui dit : « J'suis désolé Maurice, mais j'peux pas faire ça, j'supporte pas la vue du sang. »



Pat O'Grady était souvent le promoteur, le matchmaker et le manager des deux boxeurs qui s'affrontaient lors des réunions qu'il organisait. Il s'est longtemps occupé d'Humphrey McBride qui faisait près de 2 mètres, pesait presque 150 kilos et avait gagné ses 27 premiers combats contre des minables, jusqu'au jour où il l'a convoqué.

— Écoute Humphrey, ça peut plus durer... j'ai truqué quarante combats pour toi et tu en as perdu sept !



Le type boxait pour la première fois au Madison Square Garden en préliminaire, il était grand, ressemblait vaguement à Ray « Sugar » Robinson, avait tendance à se prendre pour lui et dominait outrageusement son adversaire.

À la fin de la cinquième reprise, Teddy Brenner, le *matchmaker* du Madison, est venu le voir.

— Tu te bats ou tu boxeras plus jamais ici !

On n'a plus jamais revu le grand type au Madison.



Lou Esa était étendu sur une table de massage qui avait l'air trop petite pour lui, ses pieds dépassaient, son corps était bleu et rouge. Évidemment, il ne ressemblait pas vraiment au Christ ni à une peinture du Caravage, mais on aurait dit un gisant. Son manager Gaby Murray et Dwayne Simpson, son entraîneur, le regardaient essayer de porter une bouteille de Gatorade à ses lèvres sans rouvrir ses plaies quand Chris Dundee est entré comme une bombe dans le vestiaire, il a flanqué une claque sur l'épaule bleue de Lou qui a grimacé.

— Super combat ! Franchement, Lou... super ! J'ai une surprise pour toi !

— 200 dollars ?

— Non... mieux, le mois prochain, tu passes en vedette !

— J'suis payé 200 dollars de plus ?

— P't'être davantage...

— Attends... attends... combat-vedette... 200 dollars ! faut pas rêver... j'te connais... combien de rounds ?

— Dix.

— Hein !

— P't'être moins... ça dépend de toi... tu le descends au deuxième, t'es payé pareil !

— Quatre, j'suis mort... comment veux-tu que je tiene dix ?

— Écoute, Lou... en quatre, t'es crevé parce que t'as que trois minutes de repos... en dix rounds, t'en as neuf !

Gaby Murray et Dwayne Simpson se sont retenus pour ne pas éclater de rire.

— Va te faire foutre avec tes neuf minutes ! a fait Lou Esa avant de renverser la bouteille de Gatorade.



Le 25 janvier 1927, Al Brown rencontrait Edouard Mascart au Cirque d'hiver de Paris. Le combat n'était pas passionnant, pour manifester son mécontentement, un spectateur a balancé une pomme

qui a atterri juste sur le crâne d'Al Brown.

— Finis-le, Mascart, il est groggy, a crié un titi.



Mike Jacobs était à l'hôpital entre la vie et la mort, du côté du Madison, un manager n'arrêtait pas de tourner en rond en hurlant...

— Ça fait des années que j'ai pas foutu les pieds à l'église, mais là... j'y retourne !

— J'savais pas que tu l'aimais tant...

— Autant qu'il m'aime ! Je vais prier pour qu'il crève !



Robinson ne voulait pas boxer, il avait mal à une oreille, la gauche. Une otite sans doute. Tout le monde pouvait voir que ce n'était pas du chiqué, son oreille était rouge et enflée. Le manager de son adversaire, un type du New Jersey, est venu le voir.

— Écoute, Ray, il lui a dit, mon boxeur, c'est pas un foudre de guerre... je te promets qu'il touchera pas ton oreille.

— OK, lui répond Ray... tant qu'il touche pas mon oreille, c'est bon, mais il touche pas mon oreille !

La cloche sonne, évidemment, la première chose que fait le type, c'est envoyer sa droite sur l'oreille de Robinson. Ray tourne sa tête vers le coin du type en hochant la tête. Le type recommence. Ray se retourne vers le coin du type en fronçant les sourcils.

La troisième fois que le type envoie sa droite, Robinson le contre avec son crochet du gauche.

« Out ! »

Le manager du type n'a pas demandé son reste, il est retourné dans le New Jersey sans même rester soigner l'autre boxeur qu'il avait engagé dans la réunion.



Le lendemain de son combat perdu contre John Carlo, Leon Spinks se pointe dans le lobby du Marriott. Charles Farrell prend un café avec un ami, il lui demande s'il veut être présenté à Leon Spinks, ancien champion du monde poids lourd.

Être présenté à un type qui a gagné son titre face à Muhammad Ali, qui a touché 3 750 000 dollars pour le perdre contre le même et qui, seize ans plus tard, vient d'être battu par un type qui n'était jamais monté sur un ring auparavant, ça ne se refuse pas.

— Volontiers !

Les deux hommes se serrent la main.

Leon s'assoit.

— M'sieur Farrell, j'veux la revanche... j'vous promets, j'ferai mieux la prochaine fois... organisez-moi la revanche.

— Désolé Leon, pas de revanche.

Leon se lève.

— Pouvez m'avancer un peu d'argent pour manger un morceau.

— Les organisateurs ont prévu les repas au Marriott... tu veux pas manger ici ?

Leon répond pas.

— OK, Leon ! Tu veux combien ?

— J'sais pas... 5 dollars, ça va ?

Farrell lui file son billet.

Leon s'en va.



Quand les journalistes ont demandé à Sonny Liston pourquoi il avait frappé Mike « Big » DeJohn alors qu'il avait un genou à terre, Sonny Liston a répondu : « Il est tellement grand que j'ai pas vu la différence ! »



Floyd Patterson fait son jogging dans la campagne à une centaine de kilomètres de Manhattan. Tout seul. Peinard. Comme il aime. Au petit matin, les ratons laveurs ont fini de défoncer les poubelles, les bouseux partent au boulot en tracteur, c'est le moment qu'il préfère. Patterson souffle à fond, de temps en temps il s'arrête et se lance dans une petite série avant de s'essuyer avec la serviette qu'il porte autour du cou, et de recommencer à trotter.

Il croise un type surgi de nulle part qui lui demande : « Z'êtes pas Floyd Patterson, par hasard ? »

— Non, j'suis son frère, Raymond ! » lui répond le boxeur.

Le type se le tient pour dit, il se barre.

Il croise un autre type qui le regarde bouche bée : « Ça alors, Floyd Patterson ! »

— J'suis son frère, Raymond...

— Me dites pas que vous êtes pas Floyd Patterson, je sais à quoi ressemble Floyd Patterson.

— OK ! Si vous voulez que je sois Floyd Patterson, je suis Floyd Patterson. »

Le type sort un stylo et un morceau de papier froissé des poches de sa veste : « J'peux avoir un autographe, s'il vous plaît ? »

Patterson prend le morceau de papier et le stylo et il signe : « Raymond Patterson ».



Un lendemain de combat, alors qu'Evander Holyfield attendait à l'aéroport de Birmingham, un employé d'Avis lui propose de l'amener prendre un petit déjeuner au *Denny's* dans sa Buick de fonction.

— Vous avez quoi comme voiture ? il lui demande... une Mercedes ?

— Non, une Buick.

— Quel modèle ?

— Celui que je veux, la concession Buick d'Atlanta est à moi.



Après qu'il eut fait *trébucher* Muhammad Ali à la neuvième reprise de leur rencontre, Chuck Wepner est revenu dans son coin et il a dit à son manager : « Démarre la bagnole Al, on est riches. »

— Tu ferais mieux de te retourner, mec... il s'est relevé et il a l'air en rogne, lui a répondu Braverman.



Frank Costello boit un verre au Stork Club avec sa maîtresse, Willie Pep et deux autres boxeurs. Le gangster sirote sa coupe de champagne bien assis au fond de sa chaise en lorgnant dans le décolleté de sa copine qui se trémousse en écoutant l'orchestre de jazz sur la scène en arrière. Une séquence vue mille et une fois au cinéma. Le *Capo di tutti capi* se penche vers le boxeur à sa droite et lui demande s'il veut danser avec son « amie ». La fille est un fabuleux canon, le type a pas envie de se mettre à bander en plein milieu de la piste... il connaît ce genre de salope, si ça se trouve elle est capable de mal le prendre et lui, il va finir les deux pieds dans le ciment avant même d'avoir taché le devant de sa robe. Prudemment, il décline l'invitation. Costello fait un signe de tête en direction du deuxième, mais le type bande déjà, s'il se lève, tout le monde va rigoler en s'apercevant qu'il a la

braguettes comme la tente de Barnum, comme il n'a pas envie de finir en forme de passoire au fond d'une impasse, il refuse lui aussi.

Le *Capo* hausse un sourcil : « Ces deux connards trouvent que je me tape un boudin ! au prix qu'elle me coûte... », la maîtresse de Costello tortille du cul, gênée... « Ils se prennent pour qui ces gnomes avec leurs oreilles en chou-fleur ? »

L'ambiance commence à devenir pesante.

Le gangster se tourne vers Willie Pep.

— Les vrais durs ne dansent pas ! fait Willie *The Wisp*.

La *vista* ! la classe ! Il ne fallait pas laisser la moindre ouverture à Willie Pep, le Feu follet pouvait s'engouffrer dans un trou de souris sans toucher les bords.

Tout le monde s'esclaffe.

Cordon rouge pour tout le monde !



Trevor Berbick entre dans le bureau de son promoteur, Dennis Rappaport.

— Dennis, Dieu m'est apparu il y a vingt minutes et il m'a dit que tu me refilerais 100 000 dollars de plus pour rencontrer Gerrie Coetzee !

— Quand est-ce que tu dis que Dieu t'est apparu ?

— Y a vingt minutes !

— Tu retardes, Trevor, Dieu m'est apparu il y a cinq minutes et il m'a dit de pas te filer un rond de plus, lui répond Rappaport.



Pour la première fois, il avait amené cette blonde voir Joe Louis boxer. Quand l'arbitre a levé la main de Marciano, elle l'a hué... comme tout le monde.

— Rocky n'a rien fait de mal, chérie, il a gagné, c'est tout !

— Je te hais autant que lui, elle lui a répondu.



Pour son troisième combat contre Ken Norton, Ali s'entraînait à l'hôtel Concord dans les Adirondaks. Budd Schulberg, accompagné de sa femme, couvrait la rencontre pour *Newsday*. Ali avait vu Geraldine Brooks jouer à la télévision, il voulait à tout prix qu'elle lui donne des leçons de comédie. Pour commencer, elle a demandé au champion d'improviser une scène au cours de laquelle il devait jouer la colère, Ali n'a pas été très bon, plutôt mauvais même, alors Geraldine a employé un stratagème pour améliorer son jeu, elle s'est penchée à son oreille et elle lui a chuchoté : « Tu es au courant que ta femme te trompe avec un de tes *sparring-partners* ? » Les yeux d'Ali ont étincelé, un aveugle aurait pu voir qu'il était en rogne. Geraldine devait peser 50 kilos de moins qu'Ali, mais elle n'a pas été impressionnée pour autant : « Rejoue la scène maintenant », elle lui a dit et cette fois, Ali s'est montré bien meilleur.

Heureux comme un gosse, le boxeur a demandé à l'actrice de pousser le bouchon un peu plus loin encore : « On traverse le lobby et tu me traites de nègre. » Geraldine fait ce qu'Ali lui demande, ils traversent le lobby, elle le secoue par la manche : « Vous m'avez promis une séance photo et vous voulez plus... vous m'aviez promis... »

— Je vous ai rien promis du tout... laissez-moi tranquille !

— Vous savez ce que vous êtes ? Vous n'êtes qu'un sale menteur de nègre !

Les *sparring-partners* d'Ali, les gardes du corps d'Ali ont – aussitôt – arrêté de se parler et de plaisanter entre eux, un silence menaçant est tombé sur le lobby, le malaise était perceptible par tout

le monde et lorsque la troupe complète s'est ébranlée en direction de la femme de Budd Schulberg chacun a imaginé le pire... jusqu'à ce que Ali explique ce qui se passait à son entourage.

Une douzaine de types avoisinant les deux mètres et pesant tous aux alentours d'un quintal se sont contentés de ricaner nerveusement.

Pas vraiment convaincus.



Bruce Tampler se plaignait que le *New York Post* ait révélé que Floyd Patterson qui dirigeait la Commission de boxe de l'État de New York n'avait plus toute sa tête.

— C'était pire quand il boxait, a laissé tomber Teddy Brenner.



George Brown avait abrégé le troisième round de la « rencontre » George Plimpton/Archie Moore. Quand Plimpton est rentré dans son coin, il a dit à Brown : « Le dernier round m'a paru terriblement court.

— Je suppose que tu voulais l'avoir à l'usure, lui a fait Brown en essuyant le sang qui coulait du nez de Plimpton. »



La grosse galette, c'était terminé, Willie Pep était obligé de s'appuyer des combats bizarres en Arizona (Phoenix, Tucson), au Texas (El Paso, San Antonio), au Québec (Moncton, Vancouver) et même de pousser jusqu'au Venezuela (Caracas)... Athol ! Florence ! Norwalk ! Presque Isle ! des bleds paumés, des salles merdiques, des réunions improbables, des adversaires étranges. Il fallait quelquefois qu'il se pèse sur des balances destinées au bétail ou bien empruntées au pharmacien du bled, les douches n'étaient pas toujours très chaudes et il fallait compter deux fois ses billets si on ne voulait pas se faire avoir. Willie raconte qu'une fois son adversaire, qui avait l'âge d'être son fils, lui a demandé un autographe ! Je lui ai dit : « Fous le camp ! On boxe ce soir, mon gars, qu'est-ce que les gens vont penser ? » Le combat ne s'est pas mieux passé : « Quand l'arbitre a donné les instructions, il était pâle, très pâle, ça, c'est normal, mais quand le gong a sonné, il est devenu tout rouge ! Je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir faire de ce type... j'ai fait semblant de lui envoyer une droite... tout le monde a cru que je lui avais envoyé une droite, mais moi, je savais que je lui avais rien envoyé du tout... je l'ai accroché, je le tenais sous les bras... "Écoute, je lui ai dit... calme-toi ! ça va aller, tu vas voir... on va pas se faire mal... on va boxer tranquille, c'est tout et les gens seront contents, voilà ce que je lui ai dit, mot pour mot !" »

— Et alors ?

— Je recule un peu... je le lâche et il s'écroule la tête la première !

— C'est pas vrai ?

— Je le jure ! L'arbitre l'a compté « Out ! »... pour son autographe, il est allé se faire voir ! »



Quand Frankie DePaula est revenu dans les vestiaires après avoir été mis K.-O. au premier round par Bob Foster au Madison Square Garden, il a dit à son manager.

— T'avais raison, Al, il les prend pas en bas...



Son père, Billy Collins, avait fait de la boxe, alors quand Billy Ray Collins Jr l'a traité de « fils de pute ! » il lui est rentré dans le lard, il n'aurait pas fait de boxe, il lui serait rentré dans le lard quand même, mais la rencontre aurait été moins disputée. Chez les Collins, on ne plaisantait pas avec le respect.

Ils ont cassé la table basse du salon où le combat avait lieu, celui de Ann, la sœur de Ray, et démantibulé le poêle pour faire bonne mesure. Finalement Billy Collins s'est saisi d'une bûche et il l'a cassée en deux sur le crâne de Ray qui est tombé à genoux sur la moquette en pleurant...

— Ils m'ont fait ça à moi... ils m'ont fait ça à moi...

Son père, la bûche à la main, pleurait aussi. Ann a donné les clés de la voiture de Ray à Duke, le copain de Ray. Elle pleurait.

— Le laisse pas conduire, a demandé Billy à Duke.

Quand ils sont sortis, Ray a dit à Duke : « Refile-moi les clés, je conduis ! »

Et Duke lui a refile le clés...

— Il m'a dit "laisse-moi conduire"... j'ai laissé conduire... qu'est-ce qu'il fallait que je fasse ?

Dix minutes plus tard, Ann a entendu les sirènes, elle a demandé à son mari d'aller voir ce qui se passait.

Quand Jerry est revenu il était pâle.

— Il m'a jamais dit que Ray était mort... il m'a dit qu'il avait eu un accident et que ses yeux étaient ouverts !

Quand Lacy, son autre sœur, est arrivée sur les lieux de l'accident, elle a demandé aux flics pourquoi ils n'avaient pas recouvert le corps de Ray, ils lui ont répondu : « Pour quoi faire, il est mort, non ? »



Quand Bill Cayton a déclaré que Leonord Pierre serait prêt pour boxer Oscar De La Hoya dans moins d'un an, Steve Lott, le manager de Pierre, a rectifié le tir : « Bill voulait dire Oscar De La Renta. »



Au cours de son combat contre Larry Holmes, l'arbitre demande à Tex Cobb s'il sait où il est.

— Je suis à Reno où je me prends une sacrée branlée, il lui répond.

Comme le massacre continue, Mills Lane lui demande : « Vous me voyez ? »

— Ouais... vous êtes blanc, mon problème, c'est le Noir !

Un peu plus tard, il se tourne vers l'arbitre : « Vous êtes blanc, non ? Vous pourriez quand même m'aider un peu. »



Charles Farrell avait pris les intérêts de Leon Spinks en main, il lui avait trouvé un combat avec Eddie Curry, sauf que, même en faisant tous ses efforts pour perdre, Curry est en tête à la fin du combat. Heureusement, Farrell a remarqué que, sur les affiches, le combat est annoncé comme devant se dérouler en 10 rounds. Curry ne veut rien entendre, il a signé pour 8 rounds, il a fait 8 rounds, le reste, il n'en a rien à branler...

— Sortez-moi ces putains de gants, j'ai une douche à prendre !

Farrell a besoin d'une victoire pour Spinks, Curry a compris le *deal* possible, Spinks est déclaré vainqueur par disqualification à la huitième reprise. Farrell et Curry s'arrangeront autour d'un café, une enveloppe posée sur le comptoir.

Farrell entrevoit la possibilité de monter un combat Spinks/Holmes en Chine ! Encore faut-il que Leon présente un palmarès récent convenable et « Leon Neon » vient de perdre contre Shane Sutcliffe, un Canadien nul. Farrell s'emmerde pas, il monte un combat Spinks/John Carlo : le problème étant qu'aucune commission ne peut sanctionner un combat entre un ex-champion du monde et un type qui n'est jamais monté sur un ring. Farrell fabrique à Carlo un palmarès de toutes

pièces : 15 combats, 13 victoires face à des types habitués à perdre qui vont pas protester pour avoir concédé une défaite face à un type qu'ils n'ont jamais vu.

— Et si je gagne ? demande John Carlo en rigolant.

— Si tu le bats, tu le bats... si un type comme toi peut le battre, tu lui rends service, lui répond Farrell en rigolant aussi.

Quand le gong sonne, Leon tend les gants à John Carlo qui ne fait ni une ni deux, à tout hasard, il ferme les yeux, balance son crochet du gauche et... Spinks dégringole ! L'arbitre le compte « lentement », Leon se relève « doucement ».

Carlo remet ça, Spinks remet ça aussi...

K.-O. !

Adieu vaches, veaux, cochons, couvées, la Chine, Larry Holmes et les 175 000 dollars que Spinks aurait touché en boxant un type assez bon pour éviter de lui faire mal.



Le 17 août 1938 au Madison Square Garden, Arthur Donovan, l'arbitre du combat Lou Ambers/Henry Armstrong, fait part à celui-ci de son intention d'arrêter le combat.

— Henry, le ring est couvert de sang... de votre sang !

— Je saignerai plus, je vous jure ! lui répond Armstrong.

Vainqueur aux points, trois rounds plus tard.



Pour son deuxième combat contre Ali, Leon Spinks a donné une conférence de presse à l'aéroport de la Nouvelle Orleans. Ensuite, on l'a fait grimper dans une voiture, à peine installé sur la banquette arrière, il a allumé un joint. C'était la voiture du shérif.



Charles W. Tobey, sénateur républicain du New Hampshire, faisait partie de la commission Kefauver, son puritanisme faisait merveille auprès des familles de l'Utah, lors des interrogatoires les gangsters étaient souvent obligés de baisser la tête pour qu'il ne les voie pas pouffer de rire. Lorsque le tour de Virginia Hill, la maîtresse de Bugsy Siegel, est arrivé, tout le monde a retenu son souffle. Visiblement, le sénateur ne comprenait pas pourquoi des hommes âgés lui versaient de l'argent.

— Mais pourquoi font-ils ça ?

Pour une fois, Virginia Hill n'a pas répondu avec sa faconde coutumière, elle a érudé, mais Charles W. Tobey, à qui, lorsqu'il était jeune, ses parents interdisaient d'aller au cinéma le dimanche, de jouer aux cartes et même de lire le journal, a insisté.

— Pouvez-vous m'expliquer pourquoi Joe Epstein, un homme qui pourrait être votre père, vous verse régulièrement de l'argent ?

— Vous voulez vraiment savoir ?

— Je veux vraiment savoir pourquoi !

— Eh bien, Sénateur, à vrai dire... ça s'explique facilement... je suis la meilleure suceuse de bites du pays !



Les tabloïds se sont régalés avec Robin Deakin. Il y avait de quoi, à l'époque, il avait disputé 52 combats et perdu 51 fois. Alex Richards avait titré un article à son sujet : « Le plus mauvais boxeur de Grande Bretagne », l'article publié dans le *Mirror* avait été repris dans le *Daily Mail*, *Metro* et dans le *Sun* avec des photos de Deakin les bras en croix. D'ordinaire, Robin se foutait pas mal de ce que l'on écrivait sur lui, mais cette fois-là, il a été touché, il n'a pas supporté d'être traité de « punching-ball humain ». Il a téléphoné au canard, il a demandé à parler au journaliste, quand il l'a

eu, il l'a traité de « connard » et menacé de venir lui casser la gueule, le journaliste lui a demandé s'il voulait parler à son chef ? Deakin a dit « oui ». Quand il a eu le rédacteur-en-chef au bout du fil, Deakin l'a traité d'entrée de « tête de nœud ».

— À qui ai-je l'honneur ? a demandé le rédacteur-en-chef.

— Robin Deakin.

— Ah, oui, “Le Punching-ball humain” ? Comment allez-vous ?

Deakin a raccroché, il s'est pointé dans le hall du journal et il a téléphoné au rédacteur-en-chef.

— Le punching-ball humain est en bas, vous pouvez descendre lui parler ?

Le rédacteur-en-chef ne s'est pas pointé.

La sécurité, si.



Willie Ketchum avait une pommade hémostatique capable de stopper un torrent... ce qui était difficile, c'était de l'enlever une fois revenu dans les vestiaires. Quand on lui en faisait la remarque, Ketchum répondait : « Ce fils de pute saignait, il saigne plus... vous pouvez le tuer, il saignera pas ! »



Gloria Guinness, qui couvrait le premier combat Clay/Liston pour *Harper's Bazaar*, a confié à George Plimpton que la première fois qu'elle avait aperçu Clay, elle avait failli s'évanouir.

— George, il était à mourir !



Willie Pastrano croyait aux horoscopes, aux grigris, aux recettes de bonne-femme, alors lorsqu'avant son combat contre Jose Torres un type lui a expliqué que le truc des athlètes pour être plus léger était de baiser à couilles rabattues, il l'a suivi à la lettre. D'autant plus que c'était le genre de régime qui lui convenait parfaitement. Résultat : K.-O. à la troisième reprise. Quand on demandait à Angelo Dundee, qui n'avait pas de théorie à ce propos, si la fureur génésique de Pastrano avait causé sa perte, il répondait : « Ça n'a pas dû aider. »



C'est Ernie Terrell qui le dit, « Les meilleures histoires, c'est celles avec des cloches », et Ernie Terrell qui s'occupe un peu de promotion à Chicago s'y connaît en cloches comme Larry Kent de Miami ou Joey Mooney de Savannah.

— Le type était là pour perdre, alors il arrêta pas d'aller au tapis et chaque fois l'arbitre lui disait : “Relève-toi, minable, t'es même pas touché !” et le type se relevait... Bien obligé ! Au cinquième, il en a pris une bonne... il s'est tourné vers l'arbitre et il lui a dit : “Et là, j'suis pas touché peut-être ? Comptez-moi maintenant !”



En Angleterre, pendant une réception en son honneur, Sonny Liston a demandé à ses hôtes que Peter McKeenan arrête de fumer comme un pompier, la fumée du cigare le dérangeait. McKeenan avait soi-disant été champion de quelque chose... poids coq ! Il s'est planté devant Liston, les yeux à la hauteur de son nombril et il lui a dit : « Écoute, p't'être ben que t'es champion du monde poids-lourd, mais moi, j'ai jamais perdu un combat de rue d'ma vie... alors, si y a quèqu'chose qui va virer d'ici, c'est pas mon cigare, c'est toi !

— Et encore... pas par la porte... par la fenêtre, a rajouté le cousin de McKeenan qui n'avait jamais fait de boxe de sa vie. »



Gypsy Joe Harris a disparu quelques jours avant son combat contre Curtis Cokes, lorsqu'il est revenu à la salle, Peg Leg Bates, son entraîneur, lui a demandé où il était passé. « Là où les oies peuvent voler », il lui a répondu.



Yank Durham, l'entraîneur de Joe Frazier, se plaignait de ce que les *sparring-partners* se faisaient rares quand un type avec une sale gueule, taillé comme une armoire à glace, a poussé la porte de la salle, flanqué de son manager. Le type s'appelait James J. Johnson. Il voulait être *sparring*, Yank a demandé à son manager si James J. Johnson savait boxer ou s'il était seulement grand et bien bâti. Le manager de James J. Johnson a répondu à Yank que son boxeur était une terreur doublée d'un encaisseur de première.

Au premier coup qu'il a pris, James J. Johnson s'est effondré en travers de l'épaule de Jo. Yank a gueulé « *Time !* » James J. Johnson a enjambé les cordes, enfilé son peignoir, empoigné son sac et fait signe à son manager de le suivre...

— Où tu vas, "Killer" ? lui a demandé Yank.

— Loin, lui a répondu James J. Johnson.

— Attends que j'te paye !

Mais James J. Johnson et son manager avaient déjà disparu.

« Smokin' » Joe est retourné faire du sac.

— Y sait pas retenir ses coups, a dit Yank.



Chaque fois que Thomas Hauser croisait Emile Griffith, il lui faisait cette plaisanterie : « Sugar Ray Robinson ? »

Griffith se marrait et ils tombaient dans les bras l'un de l'autre.

Et puis, un jour Hauser a croisé Griffith... « Sugar Ray Robinson ? » et le boxeur lui a répondu : « Non, non... Emile Griffith ! »



George « Sugar » Cotsner a deux raisons de se souvenir de Ray « Sugar » Robinson. Lorsqu'il se sont rencontrés, après que l'arbitre a donné ses instructions, Robinson prévient Cotsner : « Je vais te montrer qui est le vrai "Sugar". »

Trois minutes plus tard, c'est fait, Cotsner est compté « Out ! »

Avant que son adversaire malheureux quitte le ring, Robinson lui glisse à l'oreille : « À partir de maintenant, va falloir que tu apprennes à mériter ton nom. »

Le soir, une réception en l'honneur de Robinson a lieu dans les salons d'un grand hôtel où Cotsner et son équipe ont été invités.

Tard dans la soirée, « Saccharine » demande à « Sucre » la permission de danser avec Edna Mae, Ray se tourne vers sa femme : « Chérie, fais-moi le plaisir de danser avec ce garçon, il va apprendre deux choses dans la même soirée. »



La femme de ménage du 5th Street Gym avait 60 ans. Un jour Willie Pastrano est parti le dernier. Ce qui devait arriver est arrivé.

Quand il l'a su, Chris Dundee s'est mis en rogne.

— Putain ! Willie, t'es con ou quoi ? tu risques perdre ta femme pour un coup d'une demi-heure !

— Comment tu fais pour tenir une demi-heure ? lui répond Pastrano.



À la mort de Kid Chocolate, Kid Berg s'était mis dans la tête de revenir au Polo Grounds où ils avaient boxé le 7 août 1930. Ray Arcel, son ancien entraîneur, essaiera de l'en empêcher... « On n'est plus en 1930... les temps ont changé ! » Mais le Kid refuse d'admettre que le Polo Grounds a été détruit et, pour tout arranger, il veut aller danser en boîte (« Si tu veux tirer ton coup avec une jolie fille, c'est au Silver Slipper qu'il faut aller, mec... crois-en un spécialiste ! »). Tout le monde essaie de le dissuader d'aller là où les Blancs ne s'aventurent plus depuis belle lurette, seul, Jonathan Rendall veut bien l'accompagner.

« Vous êtes armés ? » leur demande le portier de l'hôtel, « Un vieil homme comme ça... va pas faire de vieux os là-bas ! » glisse le concierge à l'oreille de Rendall, mais le Kid veut voir ce que l'on a bien pu faire du Polo Grounds et aller danser (et plus si affinités). Un taxi finit par accepter de les conduire. Arrivé sur place, le Kid commence à demander aux gens s'ils se souviennent de Kid Chocolate. Évidemment, personne ne s'en souvient et ils finissent par se retrouver cernés par une bande de jeunes...

— Vous comptez encore raconter une autre jolie histoire sur le ghetto ? demande celui qui semble être le chef au journaliste.

Rendall lui explique qui est Kid Berg et pourquoi il est là.

— Combien de combats z'avez ? demande le type en se tournant vers le vieil homme.

— 192... j'en ai perdu 17.

— Z'avez rencontré La Motta ?

— Trop vieux pour ça... un bon boxeur, La Motta...

— Z'avez rencontré Beau Jack ?

— Trop vieux pour ça... un bon boxeur, Beau Jack...

— Boxiez, y a drôlement longtemps !

— Trente... peut-être bien quarante ans.

— Combien de K.-O. z'avez ?

Et là, Rendall remarque que Berg est en garde, dressé sur la pointe de ses pieds, il comprend aussi que tout ce qui va leur arriver dépend de la réponse de Berg.

80 balais. Paumés à Harlem. Une douzaine de mômes en plein boum. L'odeur du sang. Pas de témoins.

— Quelques-uns... tu veux essayer ? répond Berg en montrant son poing au type.

Et le type éclate de rire et lui répond : « Non ! » Et tout le monde éclate de rire et tout le monde écoute le Kid raconter son combat contre Chocolate et comment cinquante mille personnes pleuraient parce que Chocolate avait perdu pour la première fois contre un Blanc, anglais, juif de surcroît.

« C'était le bon temps », dit quelqu'un, « Kid Chocolate vient juste de mourir », lui répond Berg. Et tout le monde hoche la tête comme si tout le monde avait connu Chocolate. Personnellement.

« J'avais vous montrer ce qui reste », dit le chef à Berg et ils escaladent tous ensemble un tas de gravats derrière Sugar Hill. Il n'y a plus que quelques ferrailles tordues qui pourraient être les débris des tourniquets d'entrée et une pancarte où la peinture s'écaille avec GIANTS écrit dessus.

La nuit tombe, tout le monde se dit au-revoir.

Dans le taxi, Berg allume un cigare, il se tourne vers Rendall, et il lui dit : « C'est dingue comme tout a changé... heureusement qu'on a rencontré des types sympas ! »



Dans les vestiaires, avant chaque combat, quand il n'essayait pas des chapeaux pour les assortir à ses costumes sur mesure, Beau Jack priait. Quand on lui demandait pour quoi faire, il répondait : « Je prie d'abord pour que personne soit blessé... et puis aussi pour faire un beau combat. » Quand on lui objectait qu'il ferait mieux de prier Dieu pour gagner, il répondait : « Je ferais jamais ça », si on insistait, il réfléchissait avant de finir par dire : « Suppose que je prie pour gagner et que l'autre prie lui aussi pour la même chose... Dieu, il fait quoi ? »



La veille de son combat contre Muhammad Ali, Chuck Wepner avait acheté un négligé bleu à sa femme et il lui avait dit : « Mets-le demain soir, parce que demain soir tu couches avec le champion du monde des poids lourds. »

Quand Wepner est revenu du combat, Phyllis l'attendait sur le lit dans son négligé bleu.
— Alors Champ', j'veais dans la piaule d'Ali ou tu pieutes ailleurs ?



Tony Pellone n'était pas un très bon boxeur, il n'avait aucun style, une technique rudimentaire, mais en poids welter, il faisait son possible pour tirer son épingle du jeu et, juste à l'énergie, il lui arrivait de battre des types que l'on aurait cru bien meilleurs qu'il ne l'était. C'est comme ça qu'il gagnait sa vie.

— Le gymnase me coûte 8 dollars par mois, tous les soirs, j'en ai pour 50 cents de bandages, une paire de gants, c'est 25 dollars, une paire de chaussures coûte 15 dollars, le casque, 25 dollars, la poire, c'est 15 dollars, l'attache, 9 dollars et j'en ai usé trois en un an... après, y a la tenue, le short, le peignoir et quand j'ai besoin d'un sparring, faut que je lui refile 25 dollars... des fois, c'est dur de joindre les deux bouts !

Pellone avait des raisons de se plaindre, il avait 11 frères et 2 sœurs et après chacun de ses combats il remettait l'intégralité de sa bourse à son père, là-dessus, en guise d'argent de poche, son père lui rendait 5 dollars et il fallait qu'il se débrouille avec. Quand il a rencontré Bob Montgomery au Madison Square Garden, Pellone a gagné 8 513 dollars exactement. Le début d'une fortune. Il a remis les 8 513 dollars à son père qui lui a demandé : « Et toi, le fric, ça va en ce moment ? » « J'suis fauché », lui a répondu le jeune homme.

— Il m'a donné 13 dollars... je lui ai dit... qu'est-ce que tu veux que je fasse avec 13 dollars ? J'ai besoin de m'acheter des trucs... donne-m'en 14 !

Le père de Pellone lui a répondu : « Rends-moi un dollar, ça t'en fera 12 ! »



Du matin au soir, Lou Stillman était assis sur une espèce de chaise d'arbitre sous l'horloge de son gymnase ; avec la voix qu'il avait, il n'avait pas besoin d'un micro pour se faire entendre, mais il en avait un à sa portée sur une étagère.

Une fois, il devait s'emmerder, il a annoncé : « En ce moment, sur le ring numéro un, Benito Mussolini ! »

W.C. Heinz qui était tout le temps fourré au Stillman's lui a demandé : « C'est quoi son vrai nom ? »

— Tout le monde s'en fout ! Hier, je l'ai appelé Hermann Göring... qu'est ce que ça peut foutre ?

— Pour lui, ça fait peut-être une différence.

— Nan... il est rital, il comprend que pouic... il parle pas anglais... tu sais le seul truc qu'il sait dire ?

— Je serai heureux de l'apprendre.

— “Toi aussi”, c’est le seul truc qu’il sait dire. L’autre jour, en le croisant, je lui dis : “Tu sais que t’as une tête de con ?” Il m’a souri et il m’a répondu : “Toi aussi”. Je lui ai dit : “T’es vraiment un brave mec !” Il m’a répondu : “Toi aussi”.

— Vous avez l’air de drôlement bien vous entendre...

— Je l’aime bien, j’sais pas pourquoi, mais je l’aime bien. »



Après son combat contre Curtis Cokes à New York, un journaliste a demandé à Gypsy Joe Harris où il allait fêter sa victoire. « Pas ici, j’suis de Philadelphie », il lui a dit.



Leroy Neiman disait qu’Ali expédié au tapis par Frazier lui avait rappelé le « Gladiateur blessé » de Michel Ange, que, même à terre, Ali était un classique. « Classique, qu’est-ce que ça veut dire ? Beau ? » lui demandait Ali et il souriait quand Leroy Neiman hochait la tête.



Bernard Hopkins croise Lou Di Bella à New York.

— Suce-moi la bite !

— Comme t’as appris en taule ? lui répond Di Bella.



La veille de l’enterrement de Sonny Liston, Abe Margolis prévient Joe Louis : « Frank Sinatra et Sammy Davis seront là demain, on se retrouve ici à 9 heures pétantes... pas d’histoire, Joe ! » Margolis était propriétaire d’une chaîne de bijouteries, un habitué des réunions, il avait une loge au Yankee Stadium, une autre au Polo Grounds et un fauteuil de ring réservé au Madison Square Garden, il assistait à toutes les premières de Broadway, un gros joueur, chaque fois qu’il croisait Joe Louis à Las Vegas, il avait toujours deux billets de 100 à glisser dans les poches de l’ex-champion.

Le lendemain à 9 heures, pas de Joe. Margolis, Sinatra et Davis attendent dix minutes, toujours pas de Joe.

— Je sais où il est, fait Margolis.

Joe était à sa place habituelle à sa table de crap préférée.

— Joe, on est en retard.

— Cinq minutes, Abe...

— Joe, on est en retard.

Joe ramasse les dés, il souffle dessus, il les tend vers le ciel.

— Abe, Sonny comprendrait.

Et il lance les dés.



Jose Torres fait une exhibition. Au bout d’un moment, il en a marre, il est pas en forme et le type en face de lui s’est enfoncé tellement de joints qu’il rigole chaque fois qu’il en prend une. Torres se tourne vers l’arbitre : « Pouvez pas le disqualifier ? »

— Pourquoi ?

— J’sais pas... parce qu’il boxe !



Al Jones faisait pas loin de deux mètres, il était vraiment bon, mais il avait les mains fragiles et se blessait souvent, alors quand il a eu un accident de la circulation et qu’il en est ressorti avec une sale fracture de la main, plus personne n’a donné cher de la suite de sa carrière. L’accident tombait

d'autant plus mal qu'Al Jones devait rencontrer Jerry Quarry et que, s'il gagnait ce combat, ce qui était largement envisageable, la route du championnat du monde lui était ouverte. Évidemment, le combat contre Quarry a été remis, six mois plus tard et bien que le docteur Howard Gordon lui ait posé quatre broches, la main d'Al Jones n'était toujours pas guérie.

Lorsque l'affaire est passée en jugement, tous les experts médicaux étaient d'accord : avec une main dans cet état, Al Jones ne pourrait plus jamais remonter sur un ring ; le monde de la boxe dans son ensemble était unanime : la carrière d'Al Jones était brisée, ce qui voulait dire qu'Al Jones pouvait s'asseoir sur les millions de dollars qu'il aurait pu gagner. L'avocat de la partie adverse voyait les témoins se succéder à la barre d'un air désespéré.

— Je vous le jure, votre Honneur, Al Jones était le futur Ali ou je ne m'y connais pas !

— Il était comme un fils pour moi, j'ai été dévasté quand j'ai appris qu'il avait eu cet accident....

— Jamais je le laisserai remonter sur un ring, monsieur le Juge.

— Un million de dollars... vous plaisantez sans doute, monsieur le Juge ? 50 millions de dollars au bas mot, voilà ce qu'il aurait gagné si un chauffard n'avait pas brisé sa carrière.

L'affaire était entendue, la compagnie d'assurance allait devoir déboursier des millions de dollars pour compenser les sommes astronomiques qu'Al Jones aurait gagnées s'il n'avait pas été blessé dans un accident comme il en arrive tous les jours.

Quand les témoins ont eu cessé de défiler, le juge a pris la parole : « Al, vous avez entendu tout ce qui a été dit, vous ne boxerez plus jamais, vous ne disputerez jamais le titre... qu'est-ce que vous dites de tout ça ? »

Les jurés étaient suspendus aux lèvres d'Al Jones, les spectateurs attendaient le cœur battant qu'il éclate en sanglots.

— Ce qu'ils ont dit ? Je m'en fous ! Je boxerai qui je voudrai quand je voudrai !

Al Jones n'a jamais gagné des millions sur le ring, il est reparti du tribunal avec 30 000 dollars et la main encore dans le plâtre.



Max Baer téléphone à Chris Dundee.

— Chris, trouve-moi une gonzesse !

— Écoute Max, m'appelle pas à la maison, appelle-moi à la salle.

— J'peux pas...

— Pourquoi ?

— J'peux pas attendre !



En janvier 1970, Ali a fait deux rounds avec Ken Norton au Hoover Street Gym, ça ne s'est pas très bien passé pour lui, alors le lendemain il s'est pointé à la salle bien décidé à montrer de quel bois il se chauffait à Norton, sauf que Norton était en tenue de ville, Ali a demandé à Eddie Futch ce que fabriquait son poulain.

— Hier, t'es venu t'entraîner, aujourd'hui t'es venu te battre, quand Kennie boxera avec toi, il sera payé...



Lors de son combat contre Melio Bettina, Fred Apostoli prend une râclée, il revient dans son coin : « J'sais pas ce que j'ai ! j'ai pas envie ! »

Whitey Bimstein l'écoute sans rien dire, juste avant qu'Apostoli se lève, il lui colle une terrible beigne.

— C'te fois, vas-y ... fais ton boulot.

Le round se passe mieux.

Revenu dans son coin, Apostoli demande à Bimstein : « Cogne, mais plus fort ! »



On l'appelait « Le Violent ». Pour s'amuser, en Floride, il luttait avec des alligators. Il était poids lourd, bâti comme un tank et il frappait tellement que Joe Louis ne voulait pas *s'entraîner* avec lui. Que ce soit Joe Louis ou un poids welter de Pittsburgh, de toutes les manières, c'était le même prix, Elmer Ray se précipitait sur le type en face de lui comme s'il avait violé sa mère et sa sœur et, à plus ou moins longue échéance, le type en face de lui s'effondrait comme une tente dont on a scié un piquet. C'est ce qui s'est passé un soir au Main Street Gym de Los Angeles, Elmer Ray s'est précipité sur le type en face de lui, sauf qu'il n'a rencontré que du vent. Elmer Ray s'est foutu en rogne, il a coincé le poids welter de Pittsburgh dans un coin et pour faire bonne mesure, il l'a fait valdinguer par-dessus les cordes. Dans une salle, on sait toujours – au bruit – quand il va se passer quelque chose d'intéressant et là, il allait se passer quelque chose de *drôlement* intéressant. Les chaînes des sacs ont cessé de grincer, les punching-balls ont arrêté de résonner, les types ont laissé tomber les cordes à sauter, les entraîneurs ont craché leur chique et cessé de gueuler après les débutants, il allait se passer quelque chose de *drôlement* intéressant et tout le monde (sauf Elmer Ray) savait ce qui allait se passer.

Le poids welter de Pittsburgh est remonté sur le ring – calmement –, Elmer Ray a compris que le poids welter de Pittsburgh n'avait rien compris au film, alors il a balancé sa droite et, encore une fois, sa droite n'a rencontré que le vent... en revanche, le poids welter de Pittsburgh a envoyé sa droite à lui et son crochet du gauche avec.

Elmer Ray s'est effondré sur le tapis comme une tente dont on a scié un piquet.

Les bruits de la salle ont repris.

Elmer Ray a disputé 108 combats, il en a gagné 85 dont 64 par K.-O., il a rencontré Jersey Joe Walcott et Ezzard Charles, des fois, il a gagné, des fois, il a perdu, mais lorsqu'on lui demandait qui était le plus gros puncheur qu'il avait jamais rencontré, il répondait toujours : « Ça va vous étonner... c'est pas un poids lourd, c'est un welter de Pittsburgh... un dénommé Charley Burley ! Ouais, le type que j'ai rencontré qui frappait le plus, il s'appelait Charley Burley, c'était un welter... de Pittsburgh ! »



Jack Johnson prend une amende de 25 dollars pour excès de vitesse, il tend 50 dollars au flic.

— Pourquoi vous me donnez 50 dollars ?

— Je reviens par là !



Après que Jose Torres eut perdu son titre face à Dick Tiger, Teddy Brenner, le *matchmaker* du Madison Square Garden, avait prévu de lui faire rencontrer Jimmy Ralston. Ça tombait bien, sous ses photos Ralston avait fait écrire : « *Futur* champion du monde des poids mi-lourds ». Sur le papier, le combat était tout ce qu'il y a de plus équilibré : le futur contre l'ancien. Ralston avait un joli palmarès : 21 combats, 19 victoires dont 13 par K.-O., il n'avait boxé qu'une fois au Madison Square Garden où il avait fait match nul contre Bob Fong Wong, le reste de ses combats, il les avait plutôt disputés à Lafayette, dont il était natif, contre le genre de boxeurs qui boxent à Lafayette.

Une semaine avant le combat, Ralston a commencé à se plaindre... il n'avait pas la forme, la veille du combat, il allait mieux, le soir du combat, il est arrivé deux heures en avance, il est resté assis un bon moment dans les vestiaires et puis, il a pris ses affaires et il est parti.

On ne l'a plus jamais revu.

À l'intérieur du Madison Square Garden, il y avait 8 000 spectateurs qui avaient payé leur place et plus de combat vedette à leur proposer, de quoi se faire démonter les sièges. Teddy Brenner était dans la merde, il a raconté ce qui lui arrivait à Duke Stefano, son assistant.

— Écoute, Teddy, j'ai vu Charlie Green se taper un hot-dog dans les tribunes... ça l'intéressera peut-être ! Essaie...

Brenner n'avait rien à perdre, il a grimpé les tribunes comme un jeune homme et il a trouvé Charlie Green qui avait fini son hot-dog et s'essuyait les doigts avec le programme.

— Ça va Charlie, en forme ?

— Au poil, M'sieur Brenner.

— Tu ferais un combat ce soir ?

— Ça va bien, M'sieur Brenner ?

Brenner lui explique ce qui lui arrive et lui propose 5 000 dollars pour boxer Torres.

— J'ai payé 6 dollars l'entrée et 65 cents le hot-dog... vous me remboursez les frais, vous rajoutez 5 000 dollars en cash... et c'est bon !

— OK, Charlie, j'en parle à Torres et à la Commission... tiens-toi prêt.

Torres connaît Green, il s'est déjà entraîné avec lui, il accepte ; la Commission accepte, la réunion est sauvée.

Premier round, Torres va au tapis sur un crochet gauche, il est compté huit.

À la fin de la reprise, re-belote, Torres est au tapis.

Le gong sonne.

Les hommes de coin de Torres relèvent leur boxeur et l'assoient sur le tabouret, ce qui est formellement interdit : le compte ne s'arrête pas lorsque le gong sonne et que le boxeur est encore à terre, le boxeur doit se relever seul ou bien il est disqualifié.

L'arbitre, pas très au fait des nouvelles règles, laisse pisser le mérinos.

Deuxième round, droite de Green et Torres y retourne pour la troisième fois.

« Chegui » se relève à huit et balance une droite à la godille... la première de la soirée.

Green s'écrase à plat ventre sur le tapis, les bras en croix.

Pour bien plus que le compte.

Dans les vestiaires, Brenner lui demande : « Charlie, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Comment ça, qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— Charlie, il t'a vraiment fait mal ?

— Suffisamment », lui répond Green.



Valentine Braunheim louchait énormément et il était gaucher, autant dire que pas grand monde n'aimait le rencontrer (« Putain mec, j'sais pas qu'est-ce qu'il regarde, moi ou l'arbitre ? »), d'autant plus qu'il ne faisait de bien ni avec sa droite ni avec sa gauche, d'où son nom de guerre : « Knock-Out » Brown. Le 20 décembre 1911, c'est Leach Cross qui s'y collait et franchement, c'était pas lui le favori, douze des derniers adversaires de « Knock-Out » Brown n'avaient pas dépassé le premier round. Mais ce soir-là, Leach Cross s'en est sorti comme un chef, il a démonté le maxillaire et la mandibule de Brown, lui déchaussant deux dents, et même si le match sera déclaré nul, pas mal de gens dans le public ont pensé que Leach Cross avait gagné.

Le lendemain du combat, Dan McKetrick, le manager de « Knock-Out » Brown, a accompagné son poulain se faire soigner chez un dentiste, un certain Louis C. Wallach dont ils avaient trouvé l'adresse dans l'annuaire. Quand l'homme en blouse blanche a ouvert la porte de son cabinet, « Knock-Out » Brown et son manager ont eu la surprise de constater que celui qui allait

s'occuper des dents de « Knock-Out » Brown n'était autre que celui qui s'en était occupé la veille : Leach Cross, « The Fightin' Dentist » !



Toutes les places autour du ring étaient prises, alors Ferdie Pacheco, le *Fightin' Doctor*, s'est assis à côté d'Edwin Pope du *Miami Herald* et de sa femme ; Pope s'est levé pour aller interviewer un boxeur dans les vestiaires, Pacheco, assis de travers, a continué à deviser avec la femme du journaliste lorsqu'il a senti une présence dans son dos.

Il s'est tourné, un type se tenait debout en face de lui.

C'était la période de Noël alors, comme le type disait rien, il lui a souhaité « Joyeux Noël ! »

— Joyeux Noël ! lui a répondu le type sans bouger d'un pouce.

Pacheco a pensé que c'était un chasseur d'autographes, alors il lui a demandé : « Vous avez un papier ? »

— Non. »

Quelqu'un derrière Pacheco a déchiré une page du programme et lui a passé. Pacheco a dit au type : « Je suppose que vous n'avez pas de stylo non plus ? »

— Non. »

Un autre type assis derrière Pacheco lui a fait passer un stylo.

Pacheco a signé avec le stylo prêté sur la page du programme donnée et il l'a tendu au type en lui disant : « La prochaine fois que vous demandez un autographe, ayez au moins un stylo et un morceau de papier ! »

— Je sais pas qui vous êtes, Monsieur... mais vous êtes assis à ma place », lui a répondu le type.



Meyer Shapiro avait accepté un combat contre un type soi-disant inexpérimenté, à la fin du troisième, il était K.-O.

— Il s'appelait Robinson... c'est vrai qu'il avait pas beaucoup d'expérience, il gagnait toujours au premier round !



Art Aragon croise Lauro Salas au Sunset, en galante compagnie.

— Arturo, comment ça va ?

— Ta gueule connard !

Salas se lève, Aragon lui balance sa droite.

— L'erreur à pas faire... je le rate ! Ratez jamais un nain... je l'ai jamais retrouvé... il m'a ratatiné !



Après son combat perdu contre Dany Garcia, le docteur de la réunion est venu examiner Paulie Malignaggi.

— Ça va ?

— Ça pourrait aller mieux, mais ça va...

— Tu as mal à la tête ?

— Ouais... moins que la dernière fois.

— Tu peux me dire qui est président des États-Unis ?

— Ça va, Doc ! Obama... vous croyez que j'allais vous dire quoi... Batman ?

— Tu vas avoir besoin de quelques points.

— J'suis habitué.

— Je t'arrête 45 jours.

— À votre avis, doc... vaudrait pas mieux 45 ans ?



Rocky Graziano avait un pansement sur l'œil et l'autre fermé, mais il est allé réveiller sa fille pour lui dire qu'il était champion du monde. Audrey avait 3 ans. « Qu'est-ce qui t'est arrivé ? » elle lui a demandé. Il lui a répondu : « T'as compris ce que je t'ai dit... maintenant, garde tes réflexions pour toi ! »



Don Elbaum était le promoteur de ce qui sera le dernier combat de Ray Sugar Robinson à la Civic Arena de Pittsburgh. Deux jours avant le combat, le jeune homme organise une petite cérémonie en l'honneur du champion. Robinson s'y rend accompagné de Millie Bruce, sa nouvelle femme, et le promoteur remet un paquet à Robinson.

Solennellement.

— Ça fait vingt-cinq ans que ce cadeau vous attend et c'est ce soir que je vous l'offre.

Robinson remercie Elbaum et lui demande ce qu'il y a dans le paquet.

— Je l'ouvre et je vous montre...

Le promoteur ouvre le paquet.

Solennellement.

Il contient une paire de gants.

— Ces gants sont ceux que vous portiez il y a vingt-cinq ans pour votre premier combat au Madison Square Garden... ne me demandez pas comment je les ai eus, mais je les ai eus.

Sugar a les larmes aux yeux, sa femme aussi, tout le monde est ému, Ray essaie de dire quelques mots, mais il a la gorge trop serrée pour prononcer un seul mot. C'est Al Abrams, un journaliste de Pittsburgh, qui détend l'atmosphère le premier.

— Enfile les gants, Ray, qu'on fasse une photo !

Elbaum devient soudainement nerveux... « Mets pas les gants, Ray... montre-les, ça suffira ! » Robinson ne l'entend pas de cette oreille, il essaie d'enfiler les gants et il n'y arrive pas.

Deux gants droits...

— Fils de pute !

Elbaum prend la porte en vitesse.

Deux jours plus tard, Robinson perdra son dernier combat aux points contre Joey Archer. Lorsqu'il repartira en avion pour New York, il laissera à Pittsburgh une paire de gants dépareillés et, partout ailleurs, le souvenir du fabuleux boxeur qu'il avait été.



C'est Billy Conn qui raconte : « Mon frangin, c'était un drôle de phénomène... il est mort maintenant, mais quand il était encore là, fallait faire gaffe, ça pouvait partir en vrille. J'me rappelle une fois, on avait invité les Mellons pour *Thanksgiving* et Jackie s'est pointé. Je lui ai dit : Écoute Jackie, on veut pas d'histoire, si ça t'emmerde pas, on aimerait profiter des Mellons... Rien que nous et les Mellons, tu vois ? j'aimerais autant que t'aïlles fêter *Thanksgiving* ailleurs. Pas de problème, il me dit, j'veux pas m'imposer... Je lui ai refilé 50 dollars pour qu'il s'achète une dinde et qu'il aille se faire voir ailleurs. Cet enfoiré a pris les 50 dollars et les deux dindes qu'on avait au four. On a rien bouffé de la soirée, on a bu du *whiskey* toute la nuit en parlant de Jackie. »



Red Smith et Frank Graham débattaient de ce dont deux journalistes sportifs finissent toujours par débattre à un moment ou à un autre : « Qui aurait battu qui et qui aurait battu tout le monde ? » Le

genre de sempiternel débat où peuvent s'échanger les arguments les plus byzantins et où la mauvaise foi est hautement recommandable sinon obligatoire. Débat talmudique qui n'aurait pas de fin si ce n'est qu'à un moment ou un autre, l'un des deux protagonistes, voulant passer à autre chose, à moins qu'il ne soit en difficulté, sort de son chapeau l'argument imparable qui met fin à toute discussion, l'équivalent rhétorique de la bombe atomique. En général, c'est Joe Louis (Hiroshima) qui remplit ce rôle ou, évidemment, Ray Sugar Robinson (Nagasaki). Celui qui met ainsi fin à la conversation est plus ou moins considéré comme un enfoiré de sa race n'ayant pas respecté la Convention de Genève ; sur un ring, il serait disqualifié pour avoir frappé largement en-dessous de la ceinture.

Cette fois, c'est Red Smith qui y eut recours le premier.

— Robinson, c'est vraiment le meilleur boxeur que j'ai jamais vu... tu m'ôteras pas de l'idée que c'est le meilleur de tous.

— Peut-être, mais s'il avait été poids léger, Benny Leonard l'aurait battu, s'il avait été welter, Jimmy McLarnin l'aurait battu et Mickey Walker ou Billy Conn l'auraient battu en poids moyen...

— Je sais pas pourquoi tu as raison, lui a dit Smith.

— Moi non plus, lui a répondu Graham.

Et ils sont allés boire un verre.



Avant son combat contre Chuck Wepner, Ali rigolait dans les vestiaires en faisant ses tours de magie pourris à des types qui les lui avaient vu faire cent fois. Ses tours avaient d'autant moins d'intérêt qu'Ali, en bon « musulman », dévoilait toujours le truc... Allah interdit de tromper son prochain, mais ce soir-là, Ali avait ajouté un autre truc à son programme. Il a demandé à Ferdie Pacheco, à Dundee, à Kilroy, à Larry Holmes et à Jody Ballard qui étaient ses *sparring-partners* à l'époque de lui confier les billets qui traînaient dans leurs poches. Il a pris une paire de ciseaux dans la trousse de Dundee et il les a soigneusement découpés en morceaux. Tout le monde a attendu qu'il rende les billets intacts, mais Ali a éclaté de rire.

— J'fais des tours de magie, les mecs ! J'suis pas *vraiment* magicien !



Daniel Thorpe (139 combats, 113 défaites) se souvient encore de son premier combat : « C'était au York Hall contre Brian Gifford, Dominic Ingle m'accompagnait... on rentre dans les vestiaires et Dominic chope un organisateur par le bras et il lui demande : "On est dans le coin du gagnant ?" Le type lui répond : "Non". Je comprenais pas ce que ça voulait dire, je demande à Dominic : "Qu'est-ce que c'est cette histoire de coin du gagnant ?" Dominic m'a regardé d'un drôle d'air et il m'a dit : "Comment veux-tu que l'arbitre sache quelle main il doit lever ?" »



Au début des années 90, un type se faisait passer pour Tony DeMarco dans un bar de Los Angeles, sa combine pour se faire payer à boire a duré plusieurs années jusqu'à ce qu'un jour, le propriétaire du bar, inquiet de ne plus le voir... *dead cat on the line*, découvre son cadavre dans la chambre d'hôtel où il vivait. Le propriétaire du bar prévient le *Times* que Tony DeMarco était mort et que personne n'avait réclamé son corps.

Quand Art Aragon a lu le journal, il a téléphoné à DeMarco qui habitait Boston.

— Allô, Tony, tu sais pas la nouvelle ?

— Non... laquelle ?

— Le *Los Angeles Times* dit que t'es mort... c'est vrai ?

— J'sais pas ! Attends... j'vais r'garder dans la glace.

— Prends ton temps...

- Art ?
- Ouais.
- J’crois que j’suis toujours là !



Bruce « The Mouse » Strauss était en train de boire des bières avec Peter Susens, un jeune promoteur d’Indianapolis, quand le téléphone a sonné, c’était un organisateur de Peoria dans l’Illinois, l’un des boxeurs prévus au programme lui avait fait faux bond et il avait à tout prix besoin d’un super-léger pour le remplacer. Susens ne connaissait personne, il n’avait rien sous la main, il a demandé à Strauss s’il connaissait quelqu’un qui pouvait faire l’affaire.

- Ça dépend de combien c’est payé.

Strauss prend le relais de Susens et commence à marchander avec le promoteur de l’Illinois, ils finissent par s’entendre sur le montant de la bourse. C’est suffisamment bien payé pour que Strauss s’en occupe si l’organisateur ajoute une rallonge pour l’essence.

— On devait boxer dans l’Alabama ce week-end... Peoria, c’est pas vraiment le chemin, hein ?

- C’est OK pour l’essence, mais que ce soit bien clair, Mouse, on parle pas de toi ?

Strauss rigole.

— Mais non... n’ayez pas peur ! Je vous amène le type qu’il vous faut, il est pile au poids, il va vous plaire... vous verrez.

Mouse et son protégé arrivent à Peoria juste à temps, la réunion a lieu dans un hôtel, Mouse accompagne son boxeur jusqu’au restaurant, il lui donne 20 dollars pour son dîner, 30 dollars supplémentaires pour le déplacement et il file se déshabiller dans les vestiaires.

Quand le promoteur aperçoit Mouse, il lui demande ce qu’il fabrique là.

— Je remplace mon gars, voilà ce que je fabrique ! Il est malade comme un chien... il a vomi tout le long de la route !

La licence de Strauss est valable en Illinois, le promoteur regarde sa montre, jette un coup d’œil à la salle, elle est aux trois quarts pleine. Il est baisé... en long, en large et en travers. Évidemment Strauss pèse bien dix kilos de plus que la vedette du coin, mais il sait ce qu’il doit faire s’il veut toucher son pognon. Il perd en 6 reprises d’un combat prévu en 6 reprises.

— Un boxeur très sous-estimé, répond Strauss, en sortant de la douche, au journaliste local qui lui demande son avis sur son adversaire.

Une heure et demie après s’être garé sur le parking de l’hôtel, Bruce « The Mouse » Strauss fait démarrer sa bagnole.

- Ça n’a pas duré beaucoup plus longtemps que si on avait été pisser un coup ! Non ?

Le type grogne en allumant l’auto-radio, Bruce lui refile 50 dollars supplémentaires.

- Et puis, on a bien rigolé...



Bugs Baer était en train de taper un article sur sa machine à écrire lorsqu’un manager suivi d’un de ses boxeurs est entré dans son bureau.

- Bugs, je veux te présenter le champion d’Afrique du Sud poids-lourd.

— Pas le temps, je travaille.

— Bugs, je t’assure, ça ferait un bon article...

— Pas le temps, j’te dis.

— Bugs, tu devrais le voir...

— Je travaille, désolé.

— Bugs, il est champion d’Afrique du Sud...

Bugs arrête de taper à la machine, il se lève, envoie une droite d'anthologie à la pointe du menton du « champion d'Afrique du Sud » qui s'effondre.

Bugs se rassoit.

— Maintenant, c'est moi le champion d'Afrique du Sud.

Et il recommence à taper à la machine.



On avait payé une pute suédoise à Mark Kram et ce con tombe amoureux. Il propose à la fille de rentrer à New York avec lui.

— Même pas si t'étais *vraiment* Hemingway, elle lui répond.



Comme Ernie Terrell connaissait son boulot, il n'aimait pas trop proposer aux organisateurs des faire-valoir qui frappaient : « Avec eux, on sait jamais ! » mais quelquefois il n'avait rien d'autre en magasin.

— Une fois, à Memphis, c'est arrivé avec un type de Chicago... qui frappait, me souviens plus son nom. Il a pas fait exprès, mais il en a lâché une et le type du coin est descendu... pour plus que le compte... les organisateurs se sont pas emmerdés pour si peu, ils ont coupé le courant ! On a passé vingt minutes dans le noir, le temps que le type du coin récupère... le mien frappait vraiment. Quand la lumière est revenue, le premier coup qu'il a pris, il s'est couché !



Jerry Powers boxait en préliminaire toujours les mêmes adversaires, 158 combats dont 40 avec ses trois voisins de palier. Un jour, les flics l'ont arrêté sur Miami Avenue, un poste de télé tout neuf dans les bras.

— Qu'est-ce que tu fabriques, Jerry ?

— J'fais mon footing...

— Avec une télé couleur de chez Sears ?

— Marre de regarder les actualités en noir et blanc.



Eddie Sims rencontrait Joe Louis à Cleveland, au bout de 26 secondes, il a pris le gauche du « Brown Bomber » et il est tombé. Quand il s'est relevé, il a demandé à l'arbitre, Arthur Donovan : « Et si on allait faire un petit tour tous les deux ? Où vous voulez... dans le couloir peut-être ou même sur le toit. »



Vic Ziegel avait fini d'interviewer Roberto Duran, mais une question lui brûlait les lèvres : « Quand il était jeune, *Manos de piedra* avait-il vraiment assommé un cheval d'un seul coup de poing ? »

Ziegel a fini par se lancer, Duran a souri : « C'était pendant une *feria*... j'étais amoureux de la *chica mas linda* dou *pais*, mais j'avais pas ouin *peso*. Les organisateurs sont venus mé *ver, me dicen* qué si j'assommais le *caballo*, ils me donnaient *dos botellas* de whisky et 10 dollars.

— Et alors ?

— Ils ont amené le *caballo*.

— Et alors ?

— Boum !

— Vous voulez dire que vous l'avez assommé ?

— *Si*.

— D'un seul coup ?

- *Si.*
- Vous aviez quel âge ?
- *Quince años.*
- Et le cheval ?
- Demandez loui.



Jim Murray demande à « Indian Red » Lopez quel est son nom « indien ». « Ernie », lui répond le rouquin.



La mère de Joe Gould a décroché le téléphone.

— Y a quéqu'un qui nous fait une blaque... ça fient t'Allemagne ! elle a dit à son fils avec son accent yiddish.

Joe a pris le combiné, c'était Max Schmeling qui l'appelait depuis Berlin. Schmeling lui a demandé comment il allait, lui et sa famille, et puis il lui a dit qu'il était dans le bureau d'un des types les plus haut placés d'Allemagne... Joseph Goebbels.

— Le Reich Minister veut vous parler, il a dit à Gould.

Goebbels ne parlait pas très bien anglais, mais les deux hommes sont arrivés à se comprendre.

— Max vous a dit nos conditions ?

— À peu près... vous pouffez me les répéter.

— J'en ai trois, si vous les acceptez, pas de problème, Braddock rencontre Schmeling en Allemagne.

— Gut !

— 500 000 dollars en cash déposés à mon nom dans une banque du New Jersey avant que nous prenions le bateau.

— Gut ! Ensuite ?

— Nous voulons un arbitre américain et un juge anglais, l'autre, on s'en fout ! il peut être allemand...

— Eine minute, bitte...

Joe entend Goebbels consulter Schmeling avant de reprendre la conversation.

— Gut ! Ensuite ?

— Le dernier point concerne Hitler... à propos des Juifs... s'il ouvre pas les camps, s'il leur rend pas leurs papiers et leur argent, vous pouvez vous foutre le combat au cul !

Évidemment, la communication a été coupée.

— Qu'est-ce qui foulait ? a demandé la mère de Joe Gould.

— Rien.

— Qu'est ce que t'as dit ?

— Rien... j'ai juste envoyé Goebbels et Hitler se faire foutre !

— *Jouker**, elle lui a dit.

* « Rigolo »



Avant son premier combat contre Clay, Sonny Liston faisait son footing tôt le matin près du golf. Il portait la capuche de son survêtement rabattue sur les yeux. L'un des employés du Normandy tondait le gazon autour d'une pièce d'eau, tout était tranquille et silencieux, le brouillard se levait

doucement sur le *green*. Le jardinier a entendu un bruit dans son dos, c'était Sonny qui courait, il s'est retourné, il a poussé un hurlement et il est tombé à l'eau.

Quand on racontait cette histoire devant Marty Marshall, le type qui avait cassé la mâchoire de Liston, Marty rajoutait toujours : « Je vois le truc... il a dû lui sourire ! »



Dans les vestiaires, après qu'il eut perdu contre Buster Mathis, Humphrey McBride (140 kilos) s'engueule avec Pat O'Grady, son manager.

— J'te dis qu'il a mis un cheval K.-O....

— Et ce soir, un éléphant !



Juste avant guerre, Freddie « Red » Cochrane n'était pas encore champion du monde poids welter, c'était juste un type du New Jersey qui rencontrait d'autres types dans son genre, Eddie Alzec par exemple qui venait de Brooklyn et qui avait à peu près le même nombre de combats que lui (une cinquantaine) et un peu moins de défaites (14 pour l'un, 25 pour l'autre). Le combat devait avoir lieu à Garfield dans le New Jersey et le New Jersey, c'est pas la Floride ni la Californie, loin de là, alors le 9 mai 1938 à Garfield (New Jersey), ça caillait et les spectateurs se bouscuaient pas au Belmont Park pour assister à une réunion pas vraiment passionnante. Les deux boxeurs étaient en train d'attraper la chair de poule sur leurs tabourets quand l'arbitre s'est pointé dans le coin de Cochrane.

— Z'avez quelque chose pour mézigue ? il a fait à Willie Gilzenberg, le manager de « Red ».

Gilzenberg était surnommé « Le Barbu » parce qu'il était obligé de se raser trois fois par jour, il a regardé l'arbitre et il lui a dit : « Quelque chose pour toi, t'es pas malade ? On est au pourcentage, mec... si on peut payer le plein pour rentrer, on sera content. »

L'arbitre a fait « OK ! » et il a traversé le ring. Il a fait la même demande à Irving Cohen, le manager d'Alzec. Cohen l'a regardé droit dans les yeux avec ses yeux bleus de chérubin. Dans ces cas-là, quand il vous regardait dans les yeux avec ses yeux de chérubin, n'importe quel enfoiré lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

— Regardez la salle, M'sieur ! On va même pas rentrer dans nos frais. Je suis désolé, mais on a rien pour vous.

Pas de juges.

Juge et arbitre : l'arbitre.

Cochrane et Alzec s'en sont mis plein la gueule pendant huit rounds, à la fin du combat, ils ont eu du mal à revenir dans leur coin se faire envelopper dans leurs peignoirs pour ne pas s'attraper une bronchite. La seule chose qui était certaine, c'est que la décision ne faisait aucun doute, Alzec avait nettement gagné.

L'arbitre a appelé les deux boxeurs au centre du ring et calmement, il a levé les bras de l'un et de l'autre.

Match nul !

Irving Cohen, tout chérubin qu'il était, a failli grimper sur le ring pour l'emplâtrer.

Avant de se raviser.

Un jour, il recroiserait peut-être le chemin de cet enfoiré, et ce jour-là, il aurait un billet pour lui.



Pour son deuxième affrontement avec Joe Bugner, le 1^{er} juillet 1975, à Kuala Lumpur (victoire aux points en 15 rounds), Muhammad Ali a patiemment écouté un officiel énoncer la longue liste des

règles encadrant le combat, mais lorsque le délégué a précisé que les gants seraient consignés dans une prison jusqu'au jour de la rencontre, Ali lui a coupé la parole.

— Attendez ! attendez ! vous mettez mes gants en prison, mais c'est affreux, ça n'est pas juste... ils n'ont *encore* rien fait !



Mickey Duff avait engagé Sonny Liston pour une série d'exhibitions en Angleterre. Il avait installé le champion du monde dans un grand hôtel près de Picadilly Circus. Trois jours avant la première exhibition, Liston téléphone au promoteur : « Qu'est-ce que je fous ici ? C'est une morgue ! »

— Je m'excuse Sonny... c'est dimanche... tout est fermé ici... pourquoi tu te reposes pas ?

— Tu connais pas des putes ?

— C'est pas trop mon truc, Sonny... je vois pas comment t'aider.

Le champion raccroche, Duff est ennuyé, il a un ami qui tient une boîte de nuit, il l'appelle, son ami lui demande de passer, même s'il n'est pas spécialiste, il est mieux placé que lui pour trouver une solution. Les deux hommes boivent un verre, Duff lui raconte ce qui se passe... « Hé, Mickey ! » fait le patron de la boîte à une fille assise au fond de la salle. Elle se lève, elle s'approche, elle est si petite qu'elle arrive à peine à la hauteur des tabourets sur lesquels les deux hommes sont assis.

— Ça te dirait de faire la connaissance de Sonny Liston ?

— C'est qui ?

— Le champion du monde poids lourd...

— Pourquoi pas.

Duff appelle Liston : « Sonny, j'ai une fille avec moi qui meurt d'envie de te rencontrer, ce serait pas mal que tu commandes une bouteille de whisky et quelques sandwiches au *room-service*, histoire qu'ils fassent pas d'ennuis ! »

Une demi-heure plus tard, Duff, accompagné par Mickey et son ami, frappe à la porte de la suite de Liston. Sonny ouvre, il regarde la fille et il demande : « C'est qui le pédé avec elle ? »

— Pas de problème, Sonny, c'est un ami à moi... on vous laisse, à demain ! »

Le lendemain matin, Duff a rendez-vous dans le hall de l'hôtel avec deux ou trois journalistes pour interviewer le champion du monde. À peine montés dans l'ascenseur ils entendent un terrible vacarme, le boucan vient de la suite de Liston. Le champion est en peignoir dans le couloir et la petite Mickey l'engueule comme du poisson pourri.

— Salopard ! Espèce de salopard !

La petite Mickey se tourne vers le grand Mickey : « Il m'a baisée toute la nuit... j'ai pas pu fermer l'œil et il me refille 10 livres ! 10 livres, vous imaginez ? »

Le promoteur se tourne vers Liston... « Sonny, ça fait seulement 24 dollars.

— D'accord ! et tous les sandwiches qu'elle s'est tapés. »



Kid Pambale en avait marre de se casser les mains sur le crâne de Yasuaki Kadota, le Japonais tombait une ou deux fois par round, mais il se relevait à chaque fois. Kid a demandé à son homme de coin : « T'as vérifié que c'est toujours le même ? »



Le lendemain du combat Beau Jack/Terry Young au Madison Square Garden, Teddy Brenner croise Jackie Levine qui vient d'encaisser la bourse de son boxeur : 14 000 dollars.

— Qu'est ce que tu fais de beau ? demande Levine à Brenner.

— Rien... je rentre chez moi.

— Si tu veux, je t'invite chez Ratner's.

— OK.

— Si ça t'embête pas, on s'arrête sur le chemin, faut que je file son pognon à Young.

— Pas de problème, on y va !

Terry Young habite un appartement au 5^e étage dans l'East Side. Il est couché, il a gagné la veille, mais aujourd'hui, il ressemble à un type qui est passé sous un rouleau compresseur.

— Comment ça va ? lui demande son manager.

— Au poil ! Ça va au poil !

— Je t'ai apporté ton pognon, lui dit Levine en sortant les liasses de billets de 100.

Il les pose sur le lit les unes à côté des autres, 14 liasses de 1 000 bien alignées, et pour ne pas avoir d'histoires, il demande à Young de les compter.

— Non, non... c'est bon !

— Compte, je te dis.

Young prend la première liasse, il hésite, recommence, fronce les sourcils, tire la langue, finit par compter les 10 billets et se met à brailler.

— Ça va pas... foutez de ma gueule ! Tous pareils... tous les mêmes... marchands d'esclaves !

Et Young, l'esclavage étant aboli depuis pas mal de temps, commence à secouer Levine par les revers de sa veste.

Énergiquement pour un type qui a rencontré Beau Jack la veille.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Qu'est-ce qui va pas ?

— Y a que 10 billets de 100, ça fait pas 1 000.

— Comment ça, ça fait pas 1 000 ? 10 fois 100, ça fait 1 000...

— Y a 12 billets de 100 pour faire 1 000.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Y en a 10... 10 fois 100, 1000.

Young relâche Levine sans quitter des yeux le marchand d'esclaves, et appelle sa mère et un voisin qui traînaient dans le coin. Il demande à sa mère : « Faut combien de billets de 100 pour faire 1 000 ?

— J'crois que c'est 10... mais j'suis pas sûre... »

Le voisin n'est pas sûr non plus, il propose d'appeler son fils qui a 14 ans et qui va à l'école.

Le gosse se pointe...

— Faut combien de billets de 100 pour faire 1 000 ?

— 10... pourquoi ?

— Sans déconner ! fait Young.



Maxie Rosenbloom a rencontré Jimmy Slattery trois fois à Buffalo, et vite compris qu'il ne gagnerait jamais dans la ville natale de « Slats », alors il a misé 5 000 dollars sur Slattery. Quatre premiers rounds... rien ! Dans un corps à corps, Maxie chuchote à l'oreille de Jimmy : « Fais quelque chose *Slats*, j'ai parié sur toi. » Et « Slats » lui répond : « Merde ! moi, j'ai parié sur toi... »



Deux jours avant de rencontrer Gene Fullmer à Las Vegas, Ray Sugar Robinson regarde les ouvriers monter le ring dans l'enceinte du Convention Center. Ray se penche vers Teddy Brenner, l'organisateur du combat, et il lui demande : « Il mesure combien ?

— J'en sais rien, Ray, je vais demander à Mel Greb. »

Brenner se retourne vers Greb et lui demande combien mesure le ring, Greb lui répond : « 16 pieds 8 inches de cordes à cordes .

— T'es sûr qu'il est si petit ?

— Qu'est-ce que tu voulais... une salle de bal ? »

Brenner annonce la couleur à Robinson : « Il fait 16 pieds 8 inches, Ray ». Robinson se tourne vers Brenner : « Je boxe pas, c'est simple, je boxe pas... vous trouvez un ring de 20 pieds ou je boxe pas ! » George Gainford, le conseiller de Robinson, opine du chef : « T'as raison Ray, un grand ring, sinon, rien !

— Où est-ce que je vais trouver un ring de cette dimension ?

— C'est votre problème, c'est pas le nôtre. »

Brenner demande à Greb de se renseigner pour savoir si l'ont peut trouver un ring de 20 pieds en Californie et si l'on peut se le faire expédier en vitesse. Greb appelle à peu près partout, il finit par trouver un ring de 18 pieds à Los Angeles.

— 18 pieds... c'est le plus grand que j'aie trouvé, Teddy.

— Nom de Dieu, Mel ! Celui-là fait 16 pieds, t'en as trouvé un de 18 et Ray en veut un de 20... on fait quoi ?

Brenner retourne voir Robinson : « On essaie de trouver un ring plus grand à Los Angeles... pas de problème... te fais pas de bile, Ray, on en a trouvé un, faut juste contacter la compagnie de transport et c'est bon ! »

— OK... du moment qu'il fait 20 pieds, y a pas de problème pour moi.

Une fois Robinson dégagé, Brenner demande à Greb d'appeler Los Angeles et de demander qu'ils envoient leur ring de 18 pieds. Le lendemain... problème ! impossible d'envoyer le ring, les délais sont trop courts.

Quand Gainford se pointe le surlendemain, Brenner et Greb lui disent que tout va bien, qu'ils ont reçu un ring de 18 pieds et ils lui donnent un ruban pour qu'il le mesure.

Gainford monte sur le ring avec un de ses employés, ils mesurent le ring avec le ruban que Brenner et Greb lui ont donné.

— C'est OK ! 18 pieds... Robinson sera d'accord, il a boxé sur des rings de 18 pieds, 18 pieds, c'est bon pour lui.

Greb avait coupé 16 inches du ruban et recollé les deux morceaux, 16 pouces 8 inches + 16 inches, ça fait 18 pieds.

Le compte était bon.

Greb et Brenner se sont congratulés en se traitant de « génies ».

Robinson fera un autre caprice avant le combat, il réclamera des gants de 6 onces (au lieu de 8) et 10 000 dollars supplémentaires pour une histoire de droits.

Sur le ring de 16 pieds 8 inches, à 41 ans, Ray Sugar Robinson n'aura pas suffisamment d'espace pour esquiver les attaques désordonnées de Gene Fullmer dit « Le Cyclone », il perdra aux points.

De peu.

16 inches.



Avant le combat Leonard/Duran, Leonard Gardner était assis à côté de Ray Arcel dans le hall de l'hôtel Bonaventure. Assez vite, les deux hommes en sont venus à parler de Benny Leonard. Arcel avait travaillé avec « La Fierté du ghetto » en 1931 et 1932 lorsque, ruiné par la Grande Dépression, Leonard avait été obligé de remonter sur le ring.

— Benny Leonard a gagné tous ses combats importants par K.-O., mais tout un tas de ses combats se sont terminés par des *no-contest*... c'était arrangé entre eux ou quoi ?

Ray Arcel s'est levé d'un bond : « Benny Leonard n'a jamais demandé à un seul boxeur d'y aller mollo... aucun ! jamais !

— Ray, c'est pas ce que je voulais dire... je voulais dire qu'ils s'arrangeaient entre eux pour

que Leonard y aille mollo. »

Arcel s'est rassis.

— Fallait bien qu'il y aille mollo, personne aurait voulu boxer avec lui s'il n'y allait pas mollo.



Charley Fusari avait deux combats dans la même soirée. Il gagne le premier. Retour au vestiaire... il se déshabille, enfile son peignoir et s'endort. Deuxième combat : il monte sur le ring, enlève son peignoir... il est à poil ! Retour au vestiaire... il s'habille et gagne son combat.



Obie Garnett travaillait dans une minoterie de Chicago, il boxait aussi, de temps en temps, d'ordinaire pour des clopinettes, toujours pour perdre.

Cette fois-là, il a pris le bus pour Cincinnati, il était payé 175 dollars pour boxer à l'Aragon Ballroom un type de là-bas qu'il ne connaissait pas. Pas plus que le type qui lui a bandé les mains, pas plus que le type qui portait le seau, qui lui a posé une serviette sur les épaules et qui l'a guidé vers le ring. Il a tenu un round, la première droite qu'il a prise, il saignait déjà du nez. À la deuxième, prudemment, il a laissé l'arbitre le compter « Out ! » Une partie du public a sifflé, une autre a rigolé. Obie a été se doucher, une fois qu'il a été rhabillé quelqu'un lui a payé une bière pendant que Sylvester Wilder perdait son 36^e combat de rang.

— Pourquoi tu fais ça ? Tu peux te faire faire mal, lui a demandé le type qui lui avait payé la bière... pour des clopinettes !

Obie Garnett était pressé de rentrer à Chicago, le lendemain, il embauchait de bonne heure.

— Bientôt Noël, mec ! il lui a répondu.



Juan Hidalgo était un bon super-léger dominicain, invaincu en 13 combats. Avant Noël, comme il n'avait aucun combat en vue, Angelo Dundee lui a dit : « Rentre chez toi, Juan... amuse-toi, profite-en bien ! » Quand il est revenu après les fêtes, Hidalgo souriait aux anges, il avait pris 5 kilos.

— Tu boxes à la fin du mois contre Maurice Watkins, l'a prévenu Angelo.

— Pas question, lui a répondu Hidalgo.

— Pardon...

— J'ai 5 kilos à perdre, m'sieur Dundee, je les aurai jamais perdus d'ici-là.

— Juan, n'exagère pas, tu as largement le temps de retrouver la forme... trois semaines... on est large.

— Vous me connaissez, m'sieur Dundee, je monte sur le ring quand je suis au top... dans trois semaines, je serai pas au top, ça c'est sûr ! Watkins, c'est pas n'importe qui... il est invaincu.

— Toi aussi, Juan, tu es invaincu, arrête de faire des manières ! On a jamais vu un Noir perdre contre un Blanc du même niveau !

— J'suis pas noir, m'sieur Dundee, j'suis dominicain.

Le combat aura lieu le 20 janvier 1976, Hidalgo sera battu pour la première fois de sa carrière.

Chris Dundee a eu le mot de la fin : « Ça serait jamais arrivé s'il avait su qu'il était noir ! »



À la salle, il nous cassait la tête, pas sur le ring, il était mauvais comme la peste, mais avec son érudition invraisemblable, il savait tout sur tout et sur tout le monde, quand il avait commencé, on pouvait pas l'arrêter, alors quand Claude a décidé de lui faire faire son premier combat, on s'est dit que le voyage allait nous paraître long. À l'aller, en faisant semblant de dormir, on a plus ou moins réussi à éviter qu'il nous fatigue avec ça et dans les vestiaires, il a fermé sa gueule. On l'entendait plus et puis, on l'a plus vu. Envolé ! Disparu ! Dans son beau short, son peignoir tout neuf et ses jolies

bottines. Claude l'a cherché partout... aux chiottes, sur le parking. Macache bono ! L'oiseau avait fait la malle.

La réunion s'est à peu près bien passée, j'ai gagné contre une terrible chèvre... Claude en avait marre. « Il fait chier... descends-le ! » Cette affaire l'avait énervé, il devenait sanguinaire. « Je peux pas, j'ai la crève et un ongle incarné ! » « Tu parles, il m'a dit, tu frappes pas, c'est tout ! » José a joué à cache-cache avec une série nationale qui ne l'a jamais trouvé... match nul ! Daniel a flanqué en l'air le type qui a eu le malheur de se croire assez costaud pour encaisser sa droite sans broncher, mais il est descendu du ring avec deux bosses sur le front.

On est repartis dans la bagnole de Claude, sans notre déserteur, sur la banquette arrière je n'étais plus aussi tassé contre José. On venait juste de s'assoupir quand Daniel a distingué le fuyard dans le faisceau des anti-brouillards... « Regarde, c'est lui ! » il a fait à Claude, nous tirant de notre demi-sommeil par la même occasion. L'érudit n'avait pas été bien loin, c'est vrai que faire du stop en pleine cambrouse, drapé dans un peignoir vert fluo avec son nom brodé dans le dos, c'est pas engageant.

— Je vais lui montrer à ce con, a dit Serge.

Après l'avoir dépassé d'une centaine de mètres, il a freiné avant de se garer sur le bas-côté, le type s'est mis à courir. Quand il est arrivé au niveau des feux arrière, Serge a fait cirer ses pneus. Il a recommencé plusieurs fois, et nous, la tête tournée, on regardait courir ce type à moitié à poil en rigolant bêtement.

— S'il a pas de couilles, au moins, il aura la condition, a fait Serge en accélérant carrément.

— Il va surtout se choper la crève, a dit Daniel en le voyant disparaître dans le rétroviseur de droite.



Comme d'habitude, Earnie Shavers était fauché. Une fois de plus, et ce ne serait pas la dernière. Alors quand Don King lui a proposé de rencontrer Kevin Isaacs au Madison Square Garden pour 5 000 dollars, il a signé des deux mains. Quelques jours après, quand le Madison Square Garden l'a contacté pour lui proposer de rencontrer Kevin Isaacs pour 20 000 dollars, Shavers s'est douté qu'il y avait un problème. Il a été voir King pour lui expliquer qu'il n'était pas très bon en calcul, mais qu'à son avis 20 000 ça faisait un peu plus que 5 000. King n'a rien voulu savoir, Shavers avait signé pour 5 000, il boxerait pour 5 000. Une fois de plus, Shavers s'était fait baiser par King, mais là, il s'est rappelé ce que Don disait à propos des contrats : « Y a toujours un truc qui déconne ! » Il a regardé son contrat, le truc qui déconne, c'était une faute de frappe, son prénom était orthographié « Ernie ».

Quand le Juge a demandé à Don King s'il avait « un contrat avec le dénommé Earnie Shavers », le promoteur lui a répondu « Oui ».

Le Juge a jeté un coup d'œil au contrat.

— Vous avez un contrat avec Ernie, lui, c'est Earnie... cas suivant !

Quand Shavers raconte ça, il rigole. Il ne devrait pas, parce que le combat n'a jamais eu lieu et que 5 000 ça fait un peu plus que balpeau !



Dans les vestiaires, après le combat où il avait massacré Chuck Wepner, un journaliste a demandé à Sonny Liston si le « Saigneur de Bayonne » était le type le plus courageux qu'il avait jamais rencontré.

— Non, lui a répondu Sonny.

— Vous connaissez quelqu'un de plus courageux que Chuck ?

— Ouais...

— Qui ça ?

— Son manager.



Richie « The Torch » Giachetti ne détestait pas raconter d'où venait la cicatrice sous son œil gauche.

— C'était à Cleveland, je buvais un coup tranquille quand un type est entré dans le bar... il a demandé au barman qui était le mec le plus costaud du coin... et ce con a la mauvaise idée de me montrer du doigt... le type a cassé une bouteille de bière sur le comptoir et il me l'a enfoncée sous l'œil... 78 points !

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Y avait du sang partout...

— Et le type ?

— Jamais vu...

— Et après ?

— Il s'est poignardé trois fois.

— Poignardé comment ?

— Trois fois... avec SON couteau.

— Tout seul ?

— Tout seul.

— Comment ça se fait ?

À ce moment de la conversation, « The Torch » clignait de son œil gauche avant de lâcher : « Croyez-moi sur parole, c'était un type très dangereux ! »



Comme le troisième combat Johansson/Patterson devait avoir lieu le 13 mars 1961 au Convention Hall de Miami, le Suédois a fini sa préparation au Fifth Street Gym des frères Dundee.

À l'époque, le jeune Clay n'était encore qu'un débutant, quand il a mis les gants avec Ingemar, il l'a ridiculisé.

L'entraîneur d'« Ingo Bingo » s'est tourné vers Angelo : « Je t'ai demandé un type rapide, j'ai pas demandé rapide comme l'éclair ! »



La mère de Joe Frazier assistait au combat de son fils contre George Chuvalo. Lorsque la rencontre a tourné au massacre, elle n'a pas arrêté de supplier l'arbitre d'arrêter. De retour dans les vestiaires, Joe lui a demandé pourquoi elle avait fait ça.

— Il saignait, t'aurais pu le tuer !

— Mais Mam', t'aurais pu t'inquiéter pour moi... pas pour lui.

— Toi, je voyais bien que ça allait.



« **À** la fin du huitième, l'arbitre est venu me voir. Il l'a demandé : "J'ai combien de doigts ?" en me montrant sa main ouverte... j'en savais foutrement rien, j'voyais que dalle depuis un bon moment. J'ai combien d'essais ? je lui ai demandé... Ça l'a pas fait rire. "Combien j'ai de doigts ?" il m'a redemandé... "je plaisante pas", il a rajouté. Al m'a tapé trois fois sur l'épaule. "Trois", je lui ai dit. Il m'a laissé reprendre... j'voyais même pas Liston, à la place, j'ai collé un pain à l'arbitre, un officiel est grimpé sur le ring pour arrêter le massacre. »



Pour survivre, King Levinski vendait des cravates pourries sorties d'une valise pourrie à l'entrée des réunions importantes.

— Achetez une cravate à King Levinski ! Achetez une cravate à King Levinski !

Tout le monde l'évitait soigneusement à part Frank Sinatra qui lui achetait son stock en souvenir de ce que Levinski avait été avant d'être sonné. Alors, évidemment, Levinski était à la porte du Convention Hall de Miami pour le championnat du monde Cassius Clay/Sonny Liston.

Aussitôt qu'il a vu Clay, Levinski lui a couru après en hurlant...

— J't'embauche, mec ! J't'embauche ! On va vendre des cravates ensemble !



Don King téléphone au manager de John Mugabi.

— Tu sais, John m'a parlé... il aimerait bien travailler avec moi, mais tu me connais... c'est pas mon genre de piquer un boxeur, tu me connais. C'est pour ça que je voulais t'en parler... il m'a dit qu'il avait vraiment envie de travailler avec moi.

— T'as raison de m'en parler, Don... mais dis-moi, j'savais pas que tu parlais swahili.

— J'parle pas spaghetti, mec ! J'savais même pas que ça existait.

— John ne parle que swahili, Don !



Reg Gutteridge couvrait le premier combat entre Floyd Patterson et Sonny Liston, Jack Nilon l'a invité à dîner avec Sonny. Liston lui a lancé le même genre de regard que celui destiné à terroriser ses adversaires.

— Tu veux voir quelque chose ? lui a demandé le journaliste.

Il a pris un couteau à steak sur la table et il se l'est enfoncé dans la cuisse.

— Super ! a grogné Sonny en s'asseyant.

Gutteridge portait une prothèse depuis qu'il avait perdu sa jambe pendant la Deuxième Guerre mondiale.



Il avait perdu toutes les reprises. Nettement. Avant le dernier round, il demande à son homme de coin : « J'en suis où ? »

— Si tu le tues au prochain, tu fais match nul.



Tommy Torino avait été poids welter, puis manager, puis promoteur, il avait tout appris avec les Dundee. À l'enterrement de Chris, tout le monde était là. Ferdie Pacheco lui a glissé à l'oreille : « On aurait dû faire payer l'entrée.

— Chris aurait adoré l'idée, lui a répondu Torino. »



Lennox Lewis s'entraînait au Kronk depuis peu. Il boxait peinard, comme d'habitude, deux gosses le regardaient, dix ans, des gants trop gros et un casque trop grand. Pendant la minute de repos, l'un a fait au champion du monde : « Hé, le grand, dégage, si tu veux pas boxer ! » et l'autre a rajouté : « Nous, on travaille ! »



Dimitri Michael rencontre Kid Lewis, ça se passe mal, il s'engueule avec son homme de coin qui, furieux, retourne aux vestiaires avec le tabouret.



Le 1^{er} février 1951 à Mar del Plata, Antonio Cuevas expédie Eduardo Landoni au travers des cordes. « Lalo », qui débute, s'assoit au premier rang et attend d'être compté « Out ! » Landoni perdra neuf combats supplémentaires, tous par K.-O.



Jack Hurley voulait bien s'occuper d'Harry Matthews, mais à ses conditions : la moitié de tous les gains du boxeur. Quand Matthews lui a fait remarquer que le pourcentage habituel pour un manager, c'était 30 %, Hurley lui a demandé combien il gagnait.

- Rien, lui a répondu Matthews.
- La moitié de rien, Harry, ça fait pas grand-chose...



Quand Errol Flynn avait bu, et il buvait beaucoup, il se battait avec le premier venu. Un soir, au Brown Derby Bar, il a provoqué un Indien entre deux âges qui sirotait sa bière. Jim Thorpe s'est servi du "Général Custer" en grand uniforme pour essuyer le plancher.



À la fin de la cinquième reprise de son combat contre Ceferino Garcia, Barney Ross rentre dans son coin. Sonné.

- Tu sais qui je suis ? lui demande son manager.
- C'est bon, Art... je connais que toi.
- Pourquoi tu me dis ça maintenant, ça fait cinq rounds que je te le demande.



Dai Thomas faisait une exhibition, son futur adversaire, Willie Lewis était assis au premier rang. Chaque fois qu'il revenait dans son coin, Thomas demandait à ses hommes de coin : « J'ai été assez mauvais ? »



Chaque fois qu'il allait au tapis, Yankee Schwartz se disait : « Pense à ce que les types de Philly vont dire » et il se relevait, mais à Cleveland, la troisième fois que Willie Ritchie l'a expédié au tapis, Schwartz s'est dit : « Que les types de Philly aillent se faire foutre ! » et il a écouté l'arbitre compter jusqu'à 10.



Jake LaMotta et Rocky Graziano ne se sont jamais rencontrés sur le ring, mais ils se sont copieusement saoulés ensemble.

Quand Jake a ouvert un œil, il était étendu en travers d'un trottoir de Manhattan, il a demandé à Rocky : « D'après toi, c'est la lune ou le soleil ? »

- J'en sais rien, j'suis pas du quartier ! »

Et Rocky s'est rendormi.



En 1923, Billy Miske était ruiné, sa carrière était derrière lui, ça faisait plusieurs années qu'il était atteint de la maladie de Bright. Pour fêter Noël dignement avec sa femme et ses enfants, il a supplié son manager de lui trouver un combat. Il lui en a trouvé un à l'Auditorium d'Omaha contre Bill Brennan qui avait rencontré Jack Dempsey deux fois. 2 400 dollars à la clé. Miske était trop fatigué pour s'entraîner, il est resté chez lui à regarder le plafond.

Le 7 novembre, à la surprise générale, Miske bat Brennan par K.-O. à la quatrième reprise. Pour Noël, il achète un piano à sa femme, le lendemain, il est admis à l'hôpital de Saint-Paul. Il meurt le jour du réveillon.

L'année suivante, Bill Brennan sera abattu devant son bar le Tia Juana.



Quand il a signé un combat pour rencontrer Henry Amstrong, Fritzie Zivic s'est dit que cette fois, ça y était, il allait pouvoir s'acheter la Cadillac dont il avait toujours rêvé. « Toute la première partie du combat, j'ai vu la Cad' qui foutait le camp, Amstrong était beaucoup trop bon pour moi... moi, j'ai boxé comme j'savais... Henry s'y est mis aussi. L'arbitre nous a arrêtés, il nous a dit : "Si vous voulez boxer comme ça, pour moi, c'est pas un problème, allez-y !" Henry boxait beaucoup mieux que moi, mais il se battait un peu moins bien, la Cad' a fait marche arrière. »



Jackson et Brewer font leurs débuts, Jackson se casse le poignet sur le crâne de Brewer. Brewer, frustré, défie Larry Foley assis au bord du ring. Foley enfile une tenue et assomme Brewer en un clin d'œil. Quand on lui demande son avis sur Brewer, Foley répond : « À mon avis, il a boxé trop longtemps ! »



C'est en voyant Art Aragon et Lauro Salas se flanquer une peignée dans un bar qu'un promoteur a pensé que ça pourrait faire un joli combat sur le ring. Aragon, vainqueur aux points, alors qu'il avait perdu la première rencontre.



Je suis rentré dans le coin et j'ai dit à Dundee... « J'en vois trois... trois Benny Briscoe ! »
— T'inquiète, il m'a dit : frappe celui du milieu.



Quand les Beatles ont commencé à chanter au Ed Sullivan Show, Sonny Liston a donné un coup de coude dans les côtes d'Harold Conrad et il lui a demandé : « C'est pour ces quatre connards qu'ils gueulent comme des veaux ? » Quand le promoteur lui a répondu que « Oui », Liston a grogné : « Mon chien joue mieux de la batterie que le type avec un gros pif. »



Quand j'ai vu Angelo Dundee détendre les cordes avant le combat d'Ali contre Frazier, je lui ai demandé ce qu'il fabriquait. « T'occupe ! » il m'a répondu en continuant de les détendre. J'ai été voir Yank Durham et je lui ai dit : « Tu ferais mieux de vérifier les cordes. » « Pour quoi faire ? » il m'a demandé. « Je t'ai pas dit qu'il y avait un problème avec les cordes, je te dis de les vérifier, c'est tout. » Yank les a vérifiées et il s'est mis à gueuler comme un putois que les types du Madison étaient même pas foutus de tendre des cordes correctement. Je lui ai dit : « T'as plus qu'à trouver quelqu'un pour le faire. »



Le soir avant le combat, j'étais dans un pub et j'ai demandé au type à côté de moi s'il avait un billet pour le combat, il m'a répondu : « Un Irlandais paie jamais pour voir deux types se battre. »



J'ai toujours voulu boxer comme Ali, c'est ce que j'ai dit à Dick Sadler quand je suis passé pro. Il m'a dit : « C'est OK, mon garçon, je vais te faire boxer tout en finesse », mais dans les vestiaires avant mon premier combat, il m'a dit : « Oublie tout ce que je t'ai raconté, descends-moi ce type ! »



La mairie de Paris devait remettre une breloque à Carlos Monzon. Trois jours avant, son entourage lui explique le déroulement de la cérémonie : « El alcade, la plaqueta, toma la plaqueta, media vuelta, merci beaucoup !

— No te compliques... merci beaucoup ! merci beaucoup ! merci beaucoup !

— Si... no soy tonto ! »

Voiture officielle, motards, sirènes, Tito Lectoure, Amilcar Brusa et Cherquis Bialo font répéter Monzon : le Maire se pointe, il te remet le machin, tu le prends, tu te tournes et tu dis « Merci beaucoup », c'est tout ! C'est pas compliqué... claro ?

— No soy tonto !

— Merci beaucoup ! Merci beaucoup ! Merci beaucoup ! Merci beaucoup !

Ils lui bourrent tellement le mou qu'El Macho se fâche.

— Mierda ! No soy tonto !

Le maire se pointe, il lui refile le machin, Monzon le prend, il se retourne, hoche la tête et dit : « Pipi coucou ! »



Dans les vestiaires de la Cobo Arena de Detroit, Bob Foster remet ses chaussures.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui demande Billy Edwards.

— Tu vois pas, non ? Je me prépare...

— C'est pas la peine, mon garçon, le combat est fini.



Quand Ed Sullivan a demandé à Liston quel était le plus gros frappeur qu'il ait jamais rencontré, Sonny lui a répondu : « Cleveland Williams.

— Qui ça ?

— Je viens de vous le dire... Cleveland Williams.

— Il vous a frappé avec quoi ?

— Sa droite... sa gauche... j'crois qu'il m'a aussi flanqué deux ou trois coups de latte ! »



« Ray Sugar Robinson réussit le meilleur crochet du gauche de toute l'histoire de la boxe et c'est moi qui le prends ! Après... moi, j'suis assis, peinarde, sur mon tabouret et je demande à Marv Jensen : pourquoi Robinson s'échauffe pendant la minute de repos ? Qu'est-ce que tu veux dire ? il me répond. Tu vois pas, j'lui dis, il arrête pas de sauter en l'air. Il est content, il t'a mis K.-O, il me fait... Pourquoi l'arbitre m'a arrêté ? je lui demande... parce qu'il a compté jusqu'à 11, il me répond. Ring a fait toute une histoire de ce crochet... ils avaient même prévu une récompense, comme Ray était mort, ils me l'ont refilee ! »



Vinnie Curto écoutait son père déblatérer au comptoir du Sharkey's à Boston. Il allait tomber de son tabouret quand un type lui a demandé : « Pourquoi vous ramenez pas le môme à la maison ? Il doit avoir faim, non ?

— Il est au régime, il a un combat bientôt, lui a répondu le père de Vinnie Curto. »



« Putain ! c'te pute, elle faisait un boucan pas possible... j'lui dis, c'est Roberto Duran ou c'est l'herbe, qui t'fait c't'effet ? Ni l'un ni l'autre, elle m'fait... j'suis asthmatique ! »



On demande à Marlon Sterling à quelles conditions il rencontrerait Lloyd Honeyghan : « Je le boxerais pour rien... si c'est bien payé ! »



Chaque fois que je rentrais de la salle, je passais devant ce magasin bizarre, le rideau de fer était toujours tiré, le patron se tenait debout dans l'encadrement de la porte, il n'était pas très grand et pas très épais, mais on ne pouvait rien apercevoir de ce qu'il vendait. La veille de mon départ pour New York, j'ai pu me faufiler et franchir le pas. Des objets hétéroclites étaient alignés sur des étagères branlantes : des boîtes de soupe Campbell rouillées, des flacons de détergent dont l'étiquette s'était décollée, des mugs ébréchés, une lampe de chevet dont l'abat-jour avait roussi.

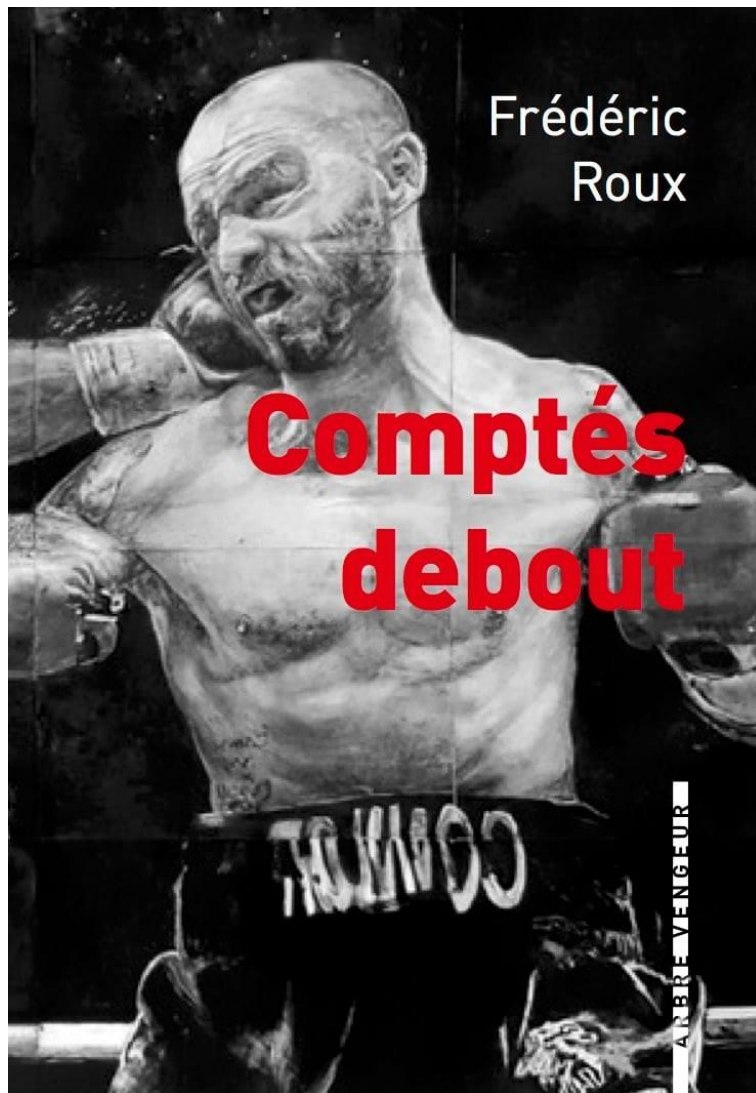
J'ai tendu la main vers une boîte en plastique orange.

— C'est pas un magasin, Monsieur, c'est un musée, a fait une voix derrière moi.

J'ai reposé la boîte, le propriétaire a rajouté : « J'étais poids coq, j'ai fait 87 combats ! »

Quand je lui ai dit que je faisais mon premier combat au Madison dans deux semaines, il m'a donné la boîte orange, elle contenait un protège-dents qui avait beaucoup servi et il m'a demandé si je voulais être béni. Je me suis agenouillé, j'ai senti qu'il faisait le signe de croix sur mon crâne avec son pouce. Il m'a tiré une oreille et il m'a dit que j'allais gagner.





Une version papier de ces « histoires » a été publiée en 2019 aux éditions de [L'Arbre vengeur](http://www.larbrevengeur.com).

Qu'elles en soient remerciées.